

L'Abbé R- HOGARD  
Chanoine honoraire  
Secrétaire général de l'Evêché de Nancy

LIVRE D'OR

LE CLERGÉ  
du DIOCÈSE de NANCY  
pendant la Guerre  
(1914-1918)

NANCY  
ANCIENNE IMPRIMERIE VAGNER  
3, Rue du Manège, 3  
1920

# Livre d'Or

L'or se fait rare aujourd'hui. Ce métal a fui au loin, ou se terre obstinément dans des cachettes profondes.

Mais l'or du dévouement luit partout. Durant cette guerre, il a été répandu à pleines mains sur tous nos champs de bataille. La noble France ne compte plus ses héros.

Membres de la grande famille sacerdotale de ce diocèse, nous voulons protéger contre l'oubli notre trésor. Nous entendons connaître et honorer les nôtres. S'ils ont souffert, s'ils ont répandu leur sang surtout, nous voulons nous souvenir, et apporter près de leur tombe le témoignage de notre piété et de notre admiration reconnaissante.

Notre patrimoine diocésain est fait de beaux exemples et de vaillance. C'est l'or de la fidélité inviolable à la patrie; c'est l'or du travail humble et ignoré aussi bien que des généreuses audaces ; c'est l'or de la souffrance, en pays envahi, sur les chemins de l'exil, dans les camps de prisonniers ; c'est l'or du dévouement ; c'est l'or du sang versé.

La fierté est donc un droit pour nous.

Nos évêques et la guerre. - Le clergé mobilisé. - Citations et décorations. - Prêtres-soldats prisonniers. - Nos séminaristes. - Morts au champ d'honneur. - Les otages. - Victimes civiles de la guerre. - A travers nos ruines. - La vie du diocèse en pays envahi et occupé : voilà le vaste terrain où nous pourrons puiser largement pour apporter notre contribution à l'héritage sacré de l'Eglise et de la France.

Nous remercions tous ceux qui, de près ou de loin, par leurs renseignements, leurs impressions, leurs travaux ont contribué à cette oeuvre. Ils sont les vrais auteurs de ce travail. Avec une filiale vénération et un affectueux souvenir, nous dédions ces pages à nos Evêques : à Monseigneur Turinaz, l' « Evêque de la frontière », l'ardent patriote, qui n'a pas eu la joie de chanter le Te Deum de la victoire ; à Monseigneur Ruch, devenu à Strasbourg, le gardien des marches de l'Est.

Avec respect nous les offrons à Monseigneur de la Celle, le nouvel élu de Dieu.

Qu'il recueille, en arrivant à Nancy, le fruit du labeur opiniâtre, des larmes et du sang.

R. HOGAHD ,  
CHANOINE HONORAIRE,  
Secrétaire général de l'Evêché.

# ARCHIPRÊTRÉ DE BRIEY

## Le clergé mobilisé

### DOYENNÉ D'AUDUN-LE-ROMAN

*M. l'abbé Lucien BICHE*, curé-doyen d'Audun-le-Roman.

CI. 1894 ; mobilisé le 1er août 1914 Infirmier à la 6e Section.

Ambulance 2° Secteur et Hôpitaux de Verdun (août 1914-février 1916).

Hôpital d'évacuation de Baleycourt (février 1915-mars 1916), Hôpital central de Bar-le-Duc (mars 1916-avril 1917), Hôpitaux de Châlons-sur-Marne (avril 1917-avril 1918), Hôpital n° 5 de Saloniqua (avril 1918-20 janvier 1919).

*M. l'abbé Louis DROUET*, curé d'Anderny.

1894 ; mobilisé le 3 août 1914. Infirmier à la 6e Section.

Ambulance 2e Secteur et Hôpitaux de la place de Verdun (août 1914

février 1916), Hôpitaux de Bar-le-Duc et de Châlons-sur-Marne (février 1916-août 1917), 12e Section d'hygiène corporelle aux armées (septembre 1917-janvier 1919).

*M. l'abbé Emile GÉRARD*, curé d'Avillers.

CI. 1901 : mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 23e Section.

Hôpital Gama à Toul (août-novembre 1914), Hôpital de la Miséricorde à Toul (novembre 1914-mars 1919).

Caporal en mars 1917.

*M. l'abbé Alfred JACQUES*, curé de Murville et Bonvillers.

CI. 1894 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 6e Section.

Hôpital d'évacuation n° 6 (août 1914-août 1917).

Blessé à Vadelaincourt (août 1917.) Mis en congé provisoire en janvier 1918.

*M. l'abbé Louis HOUBER*, curé de Landres et Piennes.

CI. 1894 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6e Section.

Hôpitaux de Verdun et de Bar-le-Duc (août 1911-octobre 1916), Hôpital 31 à Château-Thierry (octobre 1916-mai 1918), Hôpital d'Issoudun (juillet 1918-février 1919).

Retraite de Verdun, Retraite de Château-Thierry.

Caporal en août 1917, Sergent en janvier 1918.

*M. l'abbé Louis BOQUÉ*, curé de Saint-Supplet.

CI. 1903 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 23e Section.

Brancardier à la 11e Division (août 1914-mars 1916), Ambulance 1/20

(mars-novembre 1916), Ambulance 2/7 (novembre 1916-mars 1917),

95e d'Infanterie (mars-décembre 1917), 283e d'Infanterie (décembre 1917-mars 1919).

Montdidier, Offensive de la 3e Armée, Massif de Thiescourt.

Nommé sergent, chef de section (janvier 1918).  
Intoxiqué par les gaz à Ribécourt (août 1918).  
Croix de guerre.

*M. l'abbé Georges VARY*, curé de Trieux.

Cl. 1893 ; mobilisé le 31 juillet 1914. au 15<sup>e</sup> Régiment territorial.  
Est resté affecté à ce régiment d'août à février 1919.  
Siège de Longwy.  
Croix de guerre.

*M. l'abbé Laurent MASSON*, curé de Tucquegnieux.

Cl. 1896 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6<sup>e</sup> Section.  
Infirmier aux ambulances et hôpitaux de Verdun et Vadelaincourt  
(août 1914-septembre 1916), Brancardier à la 121<sup>e</sup> Division (octobre 1916-  
juillet 1917), Brancardier-aumônier au 114<sup>e</sup> Régiment d'artillerie (juillet 1917-janvier  
1919).  
Verdun, Aisne, Yser, Chemin des Dames.  
Croix de guerre.

## DOYENNÉ DE BRIEY

*M. l'abbé Victor LACOUR*, vicaire à Briey.

Cl. 1899 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier militaire.  
Fort du Camp des Romains (août-septembre 1914), Prisonnier de guerre  
(du 25 septembre 1914 à juillet 1915), Ambulance 13/6 (août 1915-août 1917), Service  
de l'état-civil de la 2<sup>e</sup> Armée (août 1917-15 février 1919).

*M. l'abbé Charles HINBERLIX*, curé de Hatrize.

Cl. 1890 : mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 69 Section.  
Infirmier militaire (août 1914-décembre 1918), Camp de Châlons, Senlis, Vertus  
(Marne).  
Médaille d'honneur de bronze des épidémies (1915).

*M. l'abbé Lucien NOBLEMAIRE*, vicaire à Homécourt.

Cl. 1904 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6<sup>e</sup> Section d'infirmiers.  
Ambulance et Hôpitaux de Verdun (août 1914-juin 1915), Brancardier  
au 2<sup>e</sup> Corps (juin 1915-février.1917), 112<sup>e</sup> d'Infanterie (février-juillet 1917)  
26<sup>e</sup> d'Infanterie (juillet 1917-mars 1919).  
Etain, Les Eparges. Courcelles-Belloy.  
Blessé à Pernant (Aisne), en juillet 1918.  
Médaillé militaire en avril 1919.  
Croix de guerre (2 citations).

*M. l'abbé Augustin PETITJEAN*, vicaire à Homécourt.

Cl. 1904 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 6<sup>e</sup> Section.  
Ambulance 1/72 et Hôpitaux de Verdun (août 1914-mars 1916), Hôpital  
de Bar-le-Duc (mars-novembre 1916), Ambulance 2/54 Verdun (novem-

bre 1916-février 1917), Brancardier à la 65e Division (février-novembre 1917), Ambulance 2/54 (novembre 1917-mars 1919).  
Verdun, Argonne, Italie, Somme.  
Maladie grave en 1918.

*M. l'abbé Edouard PEITZ*, curé de Sainte-Croix de Joëuf.  
CI. 1892 ; mobilisé le 1er août 1914; Infirmier à la 6e Section.  
Ambulance 13/6 (août 1914-avril 1916), Hôpitaux de Montmirail et Villers-Cotterets (juin 1916-décembre 1917). Magasins d'approvisionnement d'Epernay et Vitry-le-François, (décembre 1917-janvier 1919).  
Caporal en octobre 1918.

*M. l'abbé Georges DELLWALL*, vicaire à Sainte-Croix de Joëuf.  
CI. 1902 ; mobilisé le 3 août 1914. Caporal infirmier à la 69 Section.  
Ambulance 13/6 (août 1914-mars 1919), Attaque des Eparges (avril 1915), Enterré par une torpille à Vadelaincourt.  
Sergent en février 1916. Adjudant en avril 1918.  
Citation collective de l'Ambulance 13/6 (septembre 1917).

*M. l'abbé Maurice FRANÇOIS*, curé de Notre-Dame de Franchepré à Joëuf.  
CI. 1889 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 6e Section.  
Hôpitaux de Reims et Châlons-sur-Marne (août 1914-juillet 1917), Dépôt du 86e Régiment d'infanterie (juillet-novembre 1917), Mis en sursis illimité en novembre 1917.  
Médaille d'honneur des épidémies.

*M. l'abbé Henri SCHNEIDER*, vicaire à Notre-Dame de Franchepré, à Joëuf.  
CI.. 1901 : mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 23e Section.  
Brancardier divisionnaire (août 1914), Prisonnier de guerre (août 1914-juillet 1915), Hôpital militaire de Nancy (juillet 1915-novembre 1916), Ambulance 9/16 (novembre 1916-mars 1919).  
Morhange.

*M. l'abbé Joseph CHRISTOPHE*, curé de Jouaville.  
CI. 1SP8 ; mobilisé le 2 août 1914, à la 23e Section d'Infirmiers. Hôpital militaire de Toul. (2 août 1914-26 août 1915). — Renvoyé dans ses foyers. — Administrateur de Chenevières et de Mont. — Rappelé le 5 janvier 1916. — Hôpital complémentaire, 14 à Saint-Nicolas-de-Port (26 janvier 1916-10 février 1918). — Hôpitaux de Troyes (18 février 1918-10 février 1919).

*M. l'abbé Irénée GILLET*, curé de Moineville.  
CI. 1894 ; mobilisé le 2 août 1914, comme infirmier.  
Affecté à l'Hôpital d'évacuation n° 6 pendant toute la campagne.  
Citation collective de sa formation au bombardement des hôpitaux de Vadelaincourt.

*M. l'abbé Eugène PERRET*, curé de Moutiers.

CI. 1890 ; mobilisé, le 31 juillet 1914. Infirmier à la 23e Section.  
Hôpitaux de Toul, Ecrouves, Saint-Dizier (août 1914-octobre 1917). Train  
sanitaire 6 bis Mili (octobre 1917-octobre 1918). 5e Génie, service des chemins de fer  
(octobre-décembre 1918).

*M. l'abbé Joseph FOUT*, curé de Valleroy.

CI 1889 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 6e Section.  
Hôpitaux de Reims et Châlons-sur-Marne (août 1914-juillet 1917), Hôpital  
de Maxéville (juillet-novembre 1917), Mis en sursis illimité en novembre 1917.

## DOYENNÉ DE CHAMBLEY

*M. l'abbé Léopold COLLIGNON*, curé de Hagéville.

CI. 1896 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6e Section.  
6e Section d'infirmiers (août 1914-octobre 1915). Brancardier-aumônier au  
120e Régiment d'infanterie (février 1916-janvier 1919).  
Tout le front français de Verdun à Guise (février 1916-novembre 1918).  
Croix de guerre.

*M. l'abbé Albert GÉRARD*, curé de Sponville.

Fort de Liouville (août 1914-octobre 1915, Hôpital Rébeval, à Neuchâteau  
(octobre 1915-février 1916), Train sanitaire C 2/17 (février-décembre  
1916), Ambulance 3/71 (décembre 1916-octobre 1917), Gare régulatrice  
d'Is-sur-Tille (octobre 1917-juin 1918), Train sanitaire C 2/17 (juin 1918-  
janvier 1919).  
Bois d'Ailly.

## DOYENNÉ DE CONFLANS

*M. l'abbé Jules DAMEL*, curé-doyen de Conflans.

CI. 1894 mobilisé le 1er août 1914. Infirmier a la 6e Section.  
Hôpitaux de Verdun (août 1914-février 1916), Hôpital de Vadelaincourt  
(février 1916-janvier 1918), Ambulance 8, à Maujouy (janvier-décembre 1918),  
Hôpital de Bévaux, à Verdun (décembre 1918-février 1919).  
Croix de guerre.

*M. l'abbé Eugène CORDIER*, curé d'Abbéville.

CI. 1896 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6e Section.  
Ambulance et Hôpitaux de Verdun et Bar-le-Duc (août 1914-septembre  
1916), Ambulance 2/7 (septembre 1916-avril 1917), Réserve du personnel  
à Creil (avril 1917-avril 1918), Hôpitaux (mai 1918-février 1919).  
Médaille d'honneur de la Croix-Rouge (palme de vermeil, en décembre  
1918.)

*M. J'abbé Emile SIMON*, curé de Bruville.

CI. 1899 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 6e, Section.  
Hôpitaux de Verdun, Train sanitaire meusien, Hôpital d'évacuation de

Revigny (août 1914-juin 1917), 408e d'Infanterie, centre d'instruction (septembre 1917-janvier 1919).

*M. l'abbé Auguste VOUAUX*, curé de Jarny.

Cl. 1891 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 23e Section.

Trains sanitaires (août 1914-décembre 1916), Hôpital d'évacuation n°13 (décembre 1916-octobre 1919), 5e Génie, service des chemins de fer (octobre-décembre 1918).

*M. l'abbé Lucien VEIBER*, vicaire de Jarny.

Cl. 1904; mobilisé le 1er août 1914. Infirmier à la 23e Section.

Ambulance 1/72 (août-novembre 1914), Hôpitaux de Verdun et Vadelaincourt (novembre 1914-septembre 1916), Brancardier à la 73e Division (septembre 1916-janvier 1917), 42e Bataillon de chasseurs, à pied (janvier 1917-août 1918).

Etain, Somme, Aisne, Chemin des Dames.

Blessé devant Folembroy en mars 1917.

Médaille militaire en décembre 1917.

Croix de guerre (2 citations).

*M. l'abbé Célestin YESTER.*, curé d'Allondrelle.

Cl. 1918 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 21e Section.

Infirmier à Longwy (août 1914), Prisonnier de guerre (août ,1914-octobre 1916),

Dépôt de la 2e et de la 22e Section d'infirmiers (octobre 1916-avril 1917),

Ambulance de la 1re Division de cavalerie (avril 1917-février 1919).

Roucy-le-Château, Offensives de 1918.

Croix de guerre,

*M. l'abbé Henri BOUBEL*, curé de Charency-Vezin.

Prisonnier de guerre (août 1914-octobre 1916), Hôpital d'Amiens (novembre 1916-mai 1917), au Dépôt à Amiens et Gray (juin 1917-mai 1918), Train sanitaire (mai-décembre 1918).

*M. l'abbé Paul LAMSON*, curé de Colmey.

Cl. 1901 ; mobilisé le 3 août 1914. Infirmier à la 6e Section.

Sections d'hospitalisation 2/72 et 1/72 (août 1914-février 1919).

Evacué à la suite de commotion (Mandres, février 1916).

Croix de guerre.

*M. l'abbé Charles PERRIN*, curé de Fresnois-la-Montagne.

cr. 1900 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 23e Section.

Ambulance 15/20 (août 1914-décembre 1915), Ambulance 6/22 coloniale

(mai 1915-juillet 1918), Brancardier à la 170e Division (juillet-décembre 1918),

Ambulance 15/11 (décembre 1918-mars 1919).

Champagne (1918).

Croix de guerre.

*M. l'abbé Albert SAINT-DIZIER*, curé de Pierrepont.

CI. 1891 ; mobilisé le 2 août 1914, au 45<sup>e</sup> Régiment territorial d'infanterie.  
45, Régiment territorial (août 1914-avril 1915), Hôpital Saint-Martin de Boulogne  
(avril 1915-juillet 1918), 20<sup>e</sup> Escadron du train, section automobile (juillet- octobre  
1918), 5<sup>e</sup> Génie, service des chemins de fer, (octobre-décembre 1918).  
Médaille d'honneur des épidémies.

*M. l'abbé Georges LEDAIN*, curé de Saint-Pancré.

CI. 1902 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 23<sup>e</sup> Section.  
Brancardier à la 73<sup>e</sup> Division (août 1914-février 1919).  
Mortmare, Bois-le-Prêtre, Verdun, Aisne, Dormans, Champagne.  
Croix de guerre.

## DOYENNE DE LONGWY

*M. l'abbé Lucien THIRION*, vicaire à la paroisse Saint-Dagobert de Longwy.

CI. 1904 ; mobilisé le 2 août 1914. Infirmier à la 6<sup>e</sup> Section.  
Service de santé de la 72<sup>e</sup> Division (août 1914-mai 1917), 324<sup>e</sup> Régiment  
d'infanterie (mai 1917-juillet 1918), 164<sup>e</sup> Régiment d'infanterie (juillet-septembre  
1918), 3<sup>e</sup> Régiment de dragons (septembre 1918-mars 1919).  
Verdun, Somme, Champagne, Oise, Aisne.  
Blessé à Ville, près de Noyon, en juin 1918.  
Croix de guerre (2 citations).

*M. l'abbé Louis MASSON*, vicaire à Longwy-Bas.

C.I. 1906 ; mobilisé le 2 août 1914, à la 6<sup>e</sup> Section de secrétaires d'état-major.  
Bureau de Recrutement de Verdun (août-septembre 1914), Aumônier aux  
Hôpitaux de Nancy (septembre 1914-septembre 1915), Aumônier volontaire  
au 159<sup>e</sup> d'Infanterie alpine (juillet 1917-mars 1919).  
Chemin des Dames, Alsace, Lassigny, Offensive allemande de mars 1918,  
Marne, les Flandres.  
Deux fois intoxiqué par les gaz.  
Médaille des épidémies.  
Croix de guerre (2 citations).

*M. l'abbé François DONNY*, curé de Saint-Jules de Longwy.

CI. 1889 ; mobilisé le 2 août 1914, comme garde des voies de communication.  
45<sup>e</sup> Territorial (août 1914), 44<sup>e</sup> Territorial, à Verdun (août 1914-octobre 1915), Dépôt  
du 45<sup>e</sup> Territorial (octobre 1915-novembre 1917),  
Mis en sursis illimité en novembre 1917).

*M. l'abbé Auguste FRITZ*, curé de Mont-Saint-Martin.

CI. 1893 ; mobilisé le 1<sup>er</sup> août 1914. Infirmier à la 2<sup>e</sup> Section.  
Hôpital du fort de Charlemont (Ardennes), en août 1914, Prisonnier de guerre  
(septembre 1914-juillet 1915). Affecté à la Pharmacie régionale du Nord, à Boulogne-  
sur-Mer (août 1915-juin 1917), Dépôt de la 2<sup>e</sup> Section (juin 1917-février 1918),  
Hôpital d'évacuation. 14/2 (mars 1918-janvier 1919).

Siège du fort de Charlemont.  
Nominé sergent en juillet 1916.

*M. l'abbé Henri FENAUX*, vicaire à Mont-Saint-Martin.  
Cl. 190.4 ; mobilisé le 1er août 1914. Infirmier à la 66e Section.  
Ambulance 1/72 et Hôpitaux de Verdun (août 1914-février 1916).  
Réformé (août 1916).

*M. l'abbé Nicolas GUERMANN*, curé de Tiercelet.  
Cl.1892 ; mobilisé le 31 juillet 1914. Infirmier à la 20e Section.  
Siège de Longwy (août 1914), Prisonnier de guerre (août 1914-décembre 1916).  
Interprète auxiliaire aux états-majors (décembre 1916-août 1918),  
Officier interprète pour prisonniers de guerre (août 1918-janvier 1919).  
Siège de Longwy, Montdidier, Noyon, Lassigny.  
Blessé au siège de Longwy en août 1914.  
Croix de guerre.

*M. l'abbé Fernand LECLAIRE*, curé de Villers-la-Montagne.  
Cl. 1894 ; mobilisé le 13 avril 1918, au 147e Régiment d'infanterie.  
Au 147e Régiment d'infanterie Saint-Nazaire, puis Sedan (avril 1918-février 1919).

*M. l'abbé André MERCIER*, vicaire à Villerupt.  
Cl. 1904 ; mobilisé le 1er août 1914. Infirmier à la 238e Section.  
Infirmier (1er août 1914-janvier 1917), 80e Régiment d'infanterie (janvier 1917-mars 1919).  
Mort-Homme, Mont Kemmel.  
Blessé au Mort-Homme en septembre 1917.  
Croix de guerre.

## Citations et décorations

*M. l'abbé COLLIGNON*, curé de Hagéville.  
Le 25 juillet 1917, cité à l'Ordre du 120, Régiment Territorial  
(Ordre N° 232) :  
« Volontaire pour accompagner, le 25 juillet 1917, un groupe du  
9e chasseurs, dans l'exécution d'un coup de main sur un poste  
ennemi, a donné à tous un bel exemple de courage. S'est déjà  
signalé maintes fois par son zèle et son dévouement dans des  
circonstances périlleuses ».                      Signé : Cel GOUGET.

*M. l'abbé CORDIER*, curé d'Abbeville.  
Médaille d'honneur de la Croix-Rouge, avec palme de vermeil.

*M. l'abbé DAMEL*, curé-doyen de Conflans.  
Le 15 septembre 1917, cité à l' Ordre du Service de Santé de la  
2e Armée (Ordre N°121) :

« Lors du bombardement de l'hôpital par avions ennemis, dans la nuit du 20 au 21 août 1917, a collaboré avec sang-froid, courage et dévouement aux soins à donner aux blessés, à leur sauvetage et à la lutte contre l'incendie, montrant un mépris absolu de la mort et guidé par la seule idée du devoir à remplir ».

Signé : WISSEMANS.

*M. l'abbé Nicolas GUEHMANN*, curé de Tiercelet.

Cité à l'Ordre du Régiment :

« Soldat infirmier courageux. A fait preuve d'un remarquable esprit de sacrifice en participant, bien que blessé et au risque de se faire ensevelir lui-même; au sauvetage de nombreux blessés engloutis sous l'effondrement des casemates de l'Hôpital de Longwy. S'est offert spontanément pour accomplir une mission périlleuse à Mont-Saint-Martin occupé par les Allemands et s'en est acquitté avec bravoure et initiative ».

*M. l'abbé MASSON*, curé de Tucquegnieux.

Le 14 novembre 1917, cité à l'Ordre de la 43<sup>e</sup> Division (Ordre NO 265) :

« Brancardier aumônier, d'un dévouement et d'une abnégation absolus, s'est déjà fait remarquer dans les Flandres par son courage. Le 25 septembre 1917, s'est porté en toute hâte, sous un bombardement violent, au secours d'un groupe de territoriaux d'infanterie travaillant près de la batterie, a aidé à panser et à placer sur une voiture huit blessés, et n'a quitté la route qu'au départ, de la voiture ».

Signé Gal MICHEL.

*M. l'abbé MASSON*, vicaire de la Sainte-Trinité à Longwy.

1<sup>o</sup> Le 6 avril 1918, cité à l'Ordre. du 159<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie (Ordre N<sup>o</sup> 287) :

« Au cours de violentes attaques ennemies, a parcouru toute la journée les positions, faisant preuve d'un dévouement inlassable et d'un mépris complet du danger. Par sa connaissance d'un terrain particulièrement difficile, a orienter les groupes qu'il rencontrait et a pris une large part au rétablissement des liaisons ».

Signé : RAT.

2<sup>o</sup> A l'Ordre de la Division :

« Aumônier d'un courage et d'un dévouement admirables. Très aimé des hommes auxquels il apporte sans répit le réconfort de sa parole et de son exemple. S'est particulièrement distingué au cours des combats du 18 juillet au 2 août 1918 et notamment le 19 juillet, où, au péril de sa vie, il s'est démuné de son masque, pour le donner à un blessé ».

Signé : FOURNIER.

3<sup>o</sup> Médaille d'honneur des épidémies (bronze) :

« Aumônier à l'hôpital Villemin, de Nancy, a bénévolement apporté le concours le plus dévoué en prodiguant, dans des circonstances critiques, ses soins aux tétaniques et aux blessés gravement infectés».

Signé : J. GODARD.

*M. l'abbé MERCIER*, vicaire à Villerupt.

Le 3 janvier 1919, cité à l'Ordre du 80e Régiment d'Infanterie  
(Ordre N° 287) :

« A rempli avec dévouement ses fonctions d'infirmier, notamment à Verdun ; versé ensuite à une compagnie active, y a fait preuve de courage en maintes circonstances ».

Signé : Cel PLAUDÉ.

*M. l'abbé NOBLEMAIRE*, vicaire à Homécourt.

1° Le 22 novembre 1918, cité à l'Ordre de la 11e Division  
(Ordre N° 244) :

« Au front depuis le début, a toujours montré les plus belles qualités de dévouement et de courage. S'est signalé au cours des combats du mois de juillet 1918, en assurant son service sous le feu violent des mitrailleuses. Gravement blessé en faisant tout son devoir ».

Signé: Gal VUILLEMOT.

2° Le 19 août 1919, à l'Ordre de l'Armée, Médaille militaire  
(Ordre N° 16.295/D) :

« Au front depuis le début de la campagne, a toujours montré les plus belles qualités de dévouement et de courage. S'est signalé au cours des combats du mois de juillet 1918, en assurant son service sous le feu violent des mitrailleuses. A été grièvement blessé le 31 juillet en faisant son devoir. La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme».

Signé Maréchal PETAIN.

*M. l'abbé THIRION*, vicaire-à Saint-Dagobert de Longwy-Haut.

1° Le 10 juin 1917, cité à l'Ordre de la 72e Division  
(Ordre N° 167) :

« A fait l'admiration de tous par son courage et son entrain, s'offrant infatigablement à tout travail, si rude et si dangereux soit-il. A contribué à entraîner, par son exemple, une équipe de volontaires pour aider, sous le bombardement, à l'enlèvement des tués en première ligne

Signé : Gal FERRADINI.

2° Le 22 juin 1918, à l'Ordre du 324e Régiment d'Infanterie  
(Ordre N° 313) :

« Brancardier aumônier d'un courage remarquable et d'un dévouement le plus absolu qui, dans toutes les circonstances, a fait l'admiration de ses chefs. A été blessé le 9 juin dans l'accomplissement de ses fonctions ».

Signé : Lt-Cel DE PELACOT.

*M. l'abbé Georges-Nicolas VAHY*, curé de Trieux.

Le 20 septembre 1918, cité à l'Ordre de la Place de Longwy  
(Ordre N° 22.560) :

« Soldat très brave et dévoué, très belle attitude sous le feu. Chargé

d'accompagner un parlementaire, est resté courageusement, sans aucun souci du danger, pendant plus d'une heure debout face aux tranchées ennemies, à quelques mètres en avant de la contre-escarpe du fossé de la place de Longwy : alors que l'ennemi canonait violemment et sans interruption le mur d'escarpe ».

Signé : Le Maréchal PETAIN.

*M. l'abbé VEIBEH*, vicaire à Jarny.

1° Le 6 mars 1917, cité à l'Ordre du 42e Bataillon de Chasseurs (Ordre N° 133) :

« Faisait partie d'un G. D. D., et bien que dispensé de subir le sort de ses camarades, qui venaient d'être désignés pour aller dans l'infanterie, a demandé son affectation aux chasseurs à pied.

Dès son arrivée, s'est inscrit comme volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 27 février 1917, a demandé à faire partie d'une patrouille spéciale chargée d'aller chercher un camarade laissé sur le terrain. A accompli sa mission dans des circonstances particulièrement difficiles ».

Signé : BÉJARD.

2° Le 2 décembre 1917, à l'Ordre de l'Armée, Médaille militaire (Ordre No 6.082) :

« Chasseur d'une bravoure légendaire, a toujours fait l'admiration de ses camarades, par son sang-froid et son mépris du danger. A été blessé grièvement, le 25 mars 1917, en allant reconnaître une position en avant des lignes ».

Signé : DEBENEY.

Ajoutons ici, pour mémoire, le nom des morts, Nous donnerons plus loin, au Chapitre VII, le texte de leurs citations, dans la notice qui leur est consacrée.

*M. J. l'abbé CLAUDON*, curé de Batilly, cité à l'Ordre de la 73e Division.

## Nos prêtres-soldats prisonniers

*M. l'abbé FRITZ*, curé de Mont-Saint-Martin. Infirmier à l'Hôpital du fort de Charlemont; près Givet. Prisonnier à la reddition du fort, le 31 août 1914.

A l'Hôpital de Givet, au service des blessés français, août-novembre 1914;

au camp de Parchim (Mecklembourg), dont il devient, avec M. Boubel, l'aumônier, novembre 1914 juillet 1915.

Rapatrié par échange, le 13 juillet 1915.

*M. l'abbé GUERMANN*, curé de Tiercelet. Infirmier à la 2e Section (place de Longwy), Prisonnier au siège de Longwy, le 26 août 1914.

Camps de Koenigsbrück (Saxe), août 1914-novembre 1915 ; Rastatt (Bade), novembre 1915-janvier 1916 ; de Weilburg (Hesse-Nassau), janvier mai 1916 ; en représailles à Worme (Hesse-Darmstadt), mai-juin 1916 ; camp de Weilburg, juin-octobre 1916.

Rapatrié par échange, le 1er octobre 1916.

*M. l'abbé LACOUR*, vicaire à Briey. Infirmier au fort du Camp des Romains.

Fait prisonnier à la prise du fort, le 25 septembre 1914.

Aux camps de Gaënswiese, à Ulm (Wurtemberg), septembre-novembre 1914 ; d'Ingolstadt, fort VIII ; au château de Wülzbourg (Bavière), novembre 1914-avril 1915 ; à l'hôpital de Nüremberg, avril 1915-mai 1915 ; au fort VIII, à Ingolstadt, mai-juillet 1915.  
Rapatrié par échange le 20 juillet 1915.

*M. l'abbé SCHNEIDER*, vicaire à Notre-Dame de Franchepré de Joeuf. Brancardier à la 3e Division.

Prisonnier à la bataille de Morhange (ambulance de Bellange), le 20 août 1914.

Camps de Darmstaclt (Hesse), août 1914 ; de Koenigsbrück (Saxe), septembre 1914 ; au service des blessés français au lazareth II de Koenigsbrück, septembre-octobre 1914 ; aumônier du camp de Golzernsur- Mulde (Saxe), octobre 1914-juillet 1915.

Rapatrié. par échange, le 20 juillet 1915,

## Prêtres du diocèse de Nancy morts au champ d'honneur

— On ne pleure pas les martyrs, on les vénère.

Saluons donc nos morts avec respect et fierté. Ils sont , dignes de notre admiration ; ils méritent notre éternelle gratitude. Défenseurs de nos libertés, sauvegarde bénie de notre honneur national, qu'ils soient nos modèles !

A toutes les étapes de cette guerre, nous trouvons le témoignage de leur vaillance et de leur sang.

*L'abbé Claudon*



M. l'abbé Joseph-Marie CLAUDON, né à Pont-à-Mousson le 4 avril 1879, ordonné prêtre le 23 août 1903, avait été successivement vicaire à Joeuf, curé de Dampvitoux (1906), et de Batilly (1909).

M. l'abbé Claudon, curé de Batilly , arrosait de son sang, moins d'une semaine plus tard, cette même terre de Champagne.

D'abord affecté à un Hôpital de blessés puis de typhiques, à Jardin-Fontaine (Verdun), il fut versé en juin 1915, au moment de la suppression de cet hôpital, au Groupe de Brancardiers de la 1278 Division.

Cf : Semaine religieuse de 1916, p. 121, 122. —Témoignages de confrères.

— Lettres de M. l'abbé Biguet, curé de Spada (diocèse de Verdun).

Un confrère, parlant de cette époque, écrivait au sujet de l'arrivée du nouveau brancardier : « *Nous nous liâmes immédiatement, car l'affabilité de M. Claudon, son zèle sacerdotal, son esprit surnaturel attiraient à lui* ». Avec son groupe il gagna ensuite, par de longues et pénibles étapes nocturnes le théâtre de la future bataille : Souain, ferme de Navarin. Du 25 au 29 septembre, il fut mêlé au fracas, aux douleurs, aux angoisses d'une lutte terrible.

Une pluie persistante avait changé les boyaux en lacs de boue. De plus, creusées hâtivement, les tranchées n'avaient pas assez de largeur, et les brancardiers devaient porter à bout de bras jusqu'au jour, leur fardeau sanglant. Besogne accablante qui fut, pour M. Claudon, le chemin royal de la croix et de la mort.

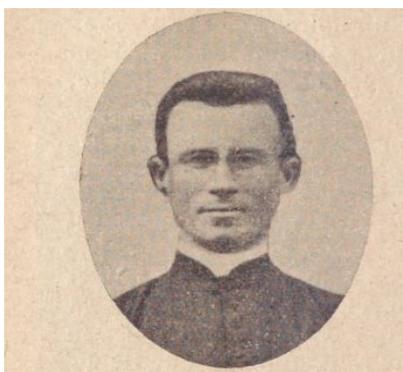
Le 30 septembre, au retour d'une relève à trois kilomètres du Bois des «deux tombes», non loin de Suippes, le Groupe avait reçu l'ordre de marcher de l'avant, en direction de la route de Vouziers. Une heure plus tard il gagnait Souain, où il devait faire une grande halte. L'ennemi le guettait des hauteurs qu'il occupait au nord du pauvre village détruit. « *Il prit, dit un témoin, un malin plaisir à agrémenter notre repas froid de fusants, puis d'obus de 150. Les éclatements se précipitèrent et bientôt les cris des blessés se firent entendre : l'aumônier, le médecin-chef et une quinzaine de brancardiers, dont M. Claudon et un prêtre du diocèse d'Albi, gisaient à terre. Nous les transportâmes rapidement, au poste de secours du 137e Territorial, ainsi que cinq morts* ».

Spectacle terrifiant, dont les survivants gardent la vision émouvante.

Un confrère de Verdun, ami de la famille, appelé par M. l'abbé Claudon, s'approcha, reçut les dernières recommandations du mourant pour les siens, et voyant son épaule fracassée, déchiquetée, son côté en lambeaux, lui offrit le concours de son ministère. La sainte absolution fut acceptée avec reconnaissance et grande piété. Sous le bombardement qui continuait, une auto sanitaire emporta vers Suippes le cher blessé qui, dès lors, baissa rapidement. Le lendemain 1er octobre, il expirait à l'ambulance d'Infanterie coloniale. Il reçut la sépulture dans le cimetière militaire contigu au cimetière civil.

« *Nous avons orné sa tombe aussi pieusement que possible, écrivait M. l'abbé Biguet, son ami. Sa croix porte un médaillon et une inscription. Une couronne blanche rappelle le bon souvenir qu'il a laissé parmi ses camarades. Le même jour, l'aumônier divisionnaire, le médecin-chef furent blessés et décorés. L'abbé a obtenu une citation à la division* ».

*L'abbé Euriat*



M. l'abbé Joseph-Abel EURIAT, est né à Seranville, le 18 mars 1877. Successivement professeur à l'Ecole Saint-Sigisbert (1900), vicaire- à Cirey curé de Landécourt (1903), il était curé d'Ozerailles depuis 1908.

Ce court récit est établi d'après des témoignages de prêtres-soldats, de camarades et des lettres du défunt.

A peu près dans les mêmes circonstances, victime d'une activité dévorante, d'un tempérament fragile et d'une indomptable énergie, M. l'abbé Euriat prenait place dans la liste des prêtres-soldats morts au champ d'honneur.

M. l'abbé Euriat avait été mobilisé, en août 1914, comme brancardier à la 73e Division. Il fut mêlé aux violents combats de Mortmare et du Bois-le-Prêtre. Toujours prêt pour les plus délicates et les plus dangereuses besognes, il se dépensa auprès des blessés. Dans le service des inhumations, son dévouement touche parfois à l'héroïsme. Pour assurer une digne sépulture aux victimes des grandes batailles, il ne compte ni avec les travaux rebutants, ni avec le péril, ni surtout avec ses forces. Mais aussi il s'épuise: à l'arrière, au train sanitaire 19 Midi, il use ce qui lui reste de santé, et est bientôt atteint par une maladie qui ne pardonne guère.

Envoyé sous un ciel plus clément, il renaît pourtant à l'espérance. De Cambo-les-Bains (Basses-Pyrénées), où il est en traitement, il annonce une amélioration progressive et, après un pèlerinage à Lourdes, se réjouit de revenir au pays natal.

Rentré à Seranville, il espère.. mais hélas ! la vie diminue rapidement. A l'hôpital civil de Nancy, on essaie encore de le sauver. Finalement le mal l'emporte.

Le 27 avril 1919, victime de son devoir, il rend son âme à Dieu.

On comprendra l'inévitable monotonie de ce Chapitre. De semblables sentiments de foi, d'abnégation, de vie surnaturelle, produisent dans les âmes une même floraison de vertus. Des conditions identiques d'existence, des travaux analogues, des périls communs, dans un cadre qui ne diffère, d'un point à l'autre, que par quelques détails, établissent entre des physionomies voisines une frappante similitude.

Pourtant une impression d'ensemble se dégage. Ces victimes du devoir font belle figure dans la généreuse et souriante acceptation de la mort, parmi la grande famille française, dont les fils ont mêlé leur sang sur l'autel de la patrie. Oui, à l'ombre du drapeau et de la croix, nos frères dans le sacerdoce ont écrit, pour le diocèse et pour l'avenir, des pages qui ne manquent pas de grandeur. « *Leur sacrifice aura des répercussions profondes sur notre vie nationale ; leur sang, des éclaboussures lointaines et fécondes, qui atteindront les âmes les plus égarées* » (Ch. COUBÉ)

## Nos Prêtres otages

### LES CAPTIFS

M. l'abbé Warin (a), curé d' Homécourt

M. l'abbé Warin, inaugure la liste de nos prêtres otages. Le 4 août 1914, il est arrêté à deux heures du matin et emmené à Metz. Ramené le même jour, séquestré, il part en automobile pour Rombas, les yeux bandés. Après un court interrogatoire, on l'enferme dans la prison de cette localité.

Le 5 août, il est conduit de nouveau à Metz où l'accueillent les injures et les coups. Le conseil finit par l'acquitter, mais contrairement à toute justice, on le retient comme otage. Le 8 août, par Coblenche, il est incarcéré à Ehrenbreitstein, non sans avoir subi les pires insultes. Il restera à Ingolstadt du 28 novembre 1914 au 8 mai 1915, à Traunstein jusqu'au 5 janvier 1916, puis à Hirschberg, dans le Jura Franconien, à partir du 15 février. Le 21 janvier 1918, nous le retrouvons à Ingolstadt d'où il partira définitivement le 8 octobre suivant et, par Rastatt, gagnera la Suisse. Ce sera la libération.

*M. l'abbé Moureaux, curé de Serrouville*

Pour avoir sonné sa messe à l'heure habituelle, M. l'abbé Moureaux est appréhendé le 6 août 1914. Accusé faussement d'avoir installé une mitrailleuse au clocher et des fusils à chaque fenêtre du presbytère, il est emmené avec le maire de la commune, entre trois cavaliers, suivant le programme complet des brutalités coutumières.

La première journée fut la plus terrible. Les prisonniers eurent à subir sarcasmes, lazzis, injures, coups de crosse et de baïonnette, coups de poing en pleine figure. Pour que le prêtre fut bien en spectacle, il dut traverser sa paroisse à pas comptés, entre deux cavaliers qui faisaient caracoler à plaisir leurs montures, le touchant parfois de leurs lances, braquant sur lui leurs revolvers. Puis ce furent en cours de route, les insultes, ordurières de la part des soldats, des ouvriers et des ouvrières, originaires d'outre-Rhin, sortant des usines. On lui montrait le poing, on faisait le geste de lui couper le cou.

Dans la prison de Thionville il fut surtout malmené par la troupe et des civils. Il avait la soutane, il était prêtre français et lorrain, c'en était trop. A 10 heures du soir, au milieu d'une foule considérable, il se vit terrassé, frappé à coups de bouteille et à coups de pied et de baïonnette. Blessé à la tête, la main meurtrie, couvert, de sang et de boue, les vêtements déchirés, il était méconnaissable. Puis ce fut la captivité, successivement à Coblenche, à Ulm, à Holzminden.

Le 9 février 1916, c'était la délivrance.

*M. l'abbé Nau, curé de Hussigny*

Une semaine plus tard, dans cette même région, M. l'abbé Nau, est saisi, à la suite d'une attaque dirigée par nos troupes. Mis au mur, il va être fusillé, quand une offensive française le sauve. Puis les Allemands reprennent le dessus. Ils commencent déjà à piller et à incendier le village.

Alors le curé intervient, il s'offre comme victime pour préserver sa paroisse. Il est emmené, non sans avoir subi auparavant les grossières invectives d'un officier ennemi.

Traduit devant le conseil de guerre de Thionville, le 16 août 1914, il encourt une série de sottises accusations :

*« A tiré sur les troupes allemandes... a prêché la résistance...  
a fortifié son église et placé une mitrailleuse dans la tour... »*

Les griefs sont trop forcés pour être vrais, le tribunal le comprend, s'abstient de condamner à mort, mais retient M. Nau comme prisonnier. Transféré à Coblenche, il est mis en cellule, non sans avoir auparavant goûté l'infeste geôle d'Ottange et les casemates de Thionville. Insulté par la foule, conspué, frappé même d'un coup de baïonnette et d'un coup de sabre, en proie à la faim et au froid, il adresse maintes réclamations, en s'appuyant sur la décision du tribunal de Thionville. En octobre 1914, il rentre enfin à Hussigny.

Pour s'être offert comme victime, le vaillant curé avait sauvé sa paroisse de la ruine totale et empêché l'effusion de sang qui se préparait.

*M. l'abbé F. Leclaire*, curé de Villers-la-Montagne,

Mobilisé d'abord comme auxiliaire et affecté quelques jours au Service des convois, M. l'abbé Fernand Leclaire une fois sa mission terminée, était rentré dans sa paroisse. Il y connut les émotions des batailles sous Longwy, eut la douleur de rester impuissant contre la sentence de mort de M. l'abbé Robert, curé de Cutry, et fut lui même finalement arrêté le 2 octobre 1914. Traduit devant un conseil de guerre à Longwy, sous l'inculpation d'avoir renseigné l'armée française par pigeons voyageurs, il fut acquitté. Mais déclaré « *suspect* », il fut condamné pour toute la durée de la guerre à la captivité.

Il subit successivement le régime des camps de Zwickau (Saxe) (octobre 1914 à octobre 1915) ; de Bischofswerda (Saxe), pendant un mois ; de Gross-Poritsch près Zittau (Saxe), jusqu'en novembre 1916. Après quelques semaines passées à Heidelberg, il était interné en Suisse, à Zweisimmen, comme malade. Le 27 mars 1918, l'épreuve prenait fin pour lui.

*M. l'abbé Chevreux*, curé d'Allamont

Au bout de six semaines d'occupation, le mardi 13 octobre 1914, M. le curé d'Allamont est appréhendé sous un prétexte futile. Il subira les menaces et les peines morales, sinon les violences et les coups. Emmené avec les jeunes gens de sa paroisse, il passera une année au camp de Zwickau et deux ans dans celui de Gross-Poritsch. Le prisonnier rencontre une réelle bienveillance chez un commandant catholique. Le 24 septembre 1917, son état de santé, et l'intervention paternelle du Souverain Pontife, lui ouvrent la frontière de Suisse. Après un séjour de six mois, après surtout maintes démarches et réclamations, il arrive à Evian, le 27 mars 1918. A Zwickau où furent internés cinq prêtres non mobilisés, deux sont morts, dont M. l'abbé Cazin, curé de Grand-Failly. Une des grandes consolations de M. l'abbé Chevreux fut de trouver sur sa route un prêtre de Nancy.

*M. l'abbé Ch. Collin*, curé de Mars-la-Tour

Une minutieuse perquisition au presbytère de Mars-la-Tour ; au musée et à l'église, précède l'arrestation de M. l'abbé Collin, administrateur de la paroisse. Nul motif à cette mesure tout arbitraire. A vrai dire, M. Collin était depuis longtemps « *suspect* » aux yeux des autorités locales allemandes. Un pasteur protestant et un médecin-major le surveillaient de près ; il ne l'ignorait pas.

Son exil, partagé entre le camp de Holzminden et l'abbaye de Beuron, dura quarante-six mois. Entassés dans des baraques, étendus sur des claies superposées, rongés par la vermine, mal protégés contre le froid, les captifs eurent beaucoup à souffrir. Un grand nombre y laissèrent la santé et la vie. Le séjour à l'abbaye de Beuron apporta un adoucissement considérable, mais aussi un isolement plus complet.

*MM. Rouyer*, curé de Gogney et *Peyen*, curé de Jeandelize

Le lendemain, deux autres prêtres sont arrêtés sans motif, M. l'abbé Rouyer et M. l'abbé Peyen. Le premier subira pendant six semaines, à Haguenau, une première détention dans d'infectes écuries. Puis pendant 22 mois de captivité à Holzminden, il sera soumis « à des perquisitions ennuyeuses, à des vexations mesquines, parfois à d'odieuses visites ». Après un séjour de dix-huit mois en Suisse, il est rapatrié le 26 août 1918. C'est encore vers la Bavière qu'est dirigé M. l'abbé Peyen, après avoir été enfermé quelque temps dans la prison de Conflans avec un vieillard de sa paroisse, ancien avocat. Le séjour de Holzminden,

jusqu'au 13 octobre 1918, ajoutera aux souffrances communes la dure épreuve d'être « oublié », sans savoir pourquoi, lors du transfert à l'abbaye de Beuron des prêtres et séminaristes ayant plus de dix-huit mois de captivité.

Le 21 octobre 1918, quelques jours seulement avant l'armistice, l'exil finissait.

*M. l'abbé Bruneau*, administrateur des paroisses de Joeuf et d'Homécourt

Le jour où se déclenche la grande offensive de Verdun, le 21 février 1916, M. l'abbé Bruneau, aujourd'hui supérieur des Missionnaires diocésains, alors administrateur des paroisses de Joeuf et d'Homécourt, est arrêté sans aucun motif, en même temps que M. l'abbé Digny, vicaire à Auboué. Nul interrogatoire, c'est l'arbitraire capricieux. Pendant trente-deux mois, M. Bruneau sera transféré de camp en camp : six mois à Gütersloh, huit mois à Sehlon. Il passera une longue période dans l'abbaye bénédictine de Beuron, sous un régime adouci, mais dans un plus complet isolement. Les joies et les deuils de sa famille ne parviendront pas jusqu'à lui. Il échouera aussi dans ses tentatives pour obtenir d'aller refaire en Suisse une santé compromise. Il faudra se résigner à attendre la fin de la guerre.

Le dernier convoi avant l'armistice lui vaut le rapatriement, le 3 novembre 1918.

## Victimes civiles de la, guerre dans le clergé nancéien

De Longwy à Badonviller, en passant par Cutry, Viviers sur- Chiers, Longuyon, Gondrecourt-Aix, Jarny, Vandières, Deuxville, Rehainviller, nous trouvons des tombes de prêtres.

Messagers de paix, ceux-ci n'avaient jamais rêvé, à l'ombre de l'autel, d'autre guerre que la lutte contre le mal et le péché. L'envahisseur les sacrifia brutalement pour semer, en frappant à la tête, l'épouvante au milieu des populations.

*L'Abbé Léon Vouaux*



M. l'abbé Léon VOUAUX, né à Baccarat le 25 février 1870, ordonné prêtre le 15 octobre 1893, était professeur à la Malgrange depuis son ordination. Nos renseignements ont été puisés plus particulièrement dans un manuscrit de M. l'abbé Auguste Vouaux, son frère, curé de Jarny et dans les notes de M. le chanoine Pertusot.

La même méthode sanguinaire s'applique sur tout le front, avec une implacable brutalité.

Le 26 août 1914, sous les balles allemandes tombait encore M. l'abbé Léon Vouaux, professeur de première au Collège de la Malgrange. Il n'était pas mobilisé, il ne devait donc pas courir les risques de la guerre. Son sang coula dans les horreurs d'un *«ignoble assassinat, par la volonté d'une haine imbécile et barbare.»*

Le 30 juillet 1914, le professeur était venu remplacer M. le curé de Jarny, son frère, appelé au service de la France. Très vite, il se montra le pasteur parfait *«continuellement en rapports intimes, affectueux et prévenants avec tous les paroissiens qu'il rencontre dans ses courses, ou qui viennent lui demander conseil».*

Le 8 août, dans l'unique lettre qui est parvenue à son frère, après avoir signalé les escarmouches sanglantes qui se succèdent : *« Comme on prie, dit-il, en ces circonstances, pour tant de pauvres gens et pour la France entière. »* Il manifeste en même temps ses appréhensions, devant les responsabilités qui l'attendent.

A partir du 8 août, les épreuves se succèdent rapides, douloureuses, pour Jarny. Le prétexte des violences est toujours le même : Des civils ont tiré sur les troupes allemandes. Toute la paroisse doit en souffrir. M. l'abbé Vouaux apporte aux familles anxieuses des paroles de consolation. Il intervient, avec le conseil municipal, pour demander la mise en liberté du maire, emmené à Metz comme otage dès le 14 août. Il exhorte au calme et au recueillement. D'un courage admirable, il se multiplie pour recommander la plus extrême prudence, surtout pour défendre les attroupements qui pourraient irriter un ennemi aussi soupçonneux.

En se rendant à la mairie pour un permis d'inhumer, il lui faut subir les insultes d'un groupe de soldats. L'un d'eux lui lance un coup de crosse qui lui effleure le visage.

Le dimanche 23 août, c'est l'invasion définitive. Le défilé des troupes, commencé à 2 heures 1/2 de l'après-midi durera jusqu'à 10 heures du soir et reprendra toute la journée du lundi.

Le 4 août, M. l'abbé Vouaux est appelé à la mairie, pour prêter serment au nom de toute la localité. Il doit promettre, sans doute, que la population sera calme, qu'elle ne se livrera à aucun acte d'agression. Il est sommé de se porter garant pour tous. Vraiment, le drame est déjà commencé.

Ce jour-là, les Allemands subissaient un sérieux échec au-delà de Brainville et de Friaucelle. Ce fut l'occasion de la sanglante vengeance. Le lendemain 25, l'artillerie française envoie une vingtaine d'obus sur le village et le quartier de la gare. Les Allemands qui avaient ordonné aux habitants de se réfugier dans les caves de la mairie, commencent à incendier les maisons, sous prétexte qu'on a tiré sur eux. Ils prennent des otages parmi les civils blottis dans les sous-sols. M. l'abbé Vouaux n'est pas là ; il vaque encore aux pressants devoirs de la charité pastorale, mais ce sera pour peu de temps. Vers 4 heures, alors que plusieurs maisons brûlent et que M. Vouaux met des paroissiens à l'abri, dans les caves voûtées du presbytère, il est saisi et joint au groupe des otages.

Autour de lui, des personnes pleurent ; il les encourage encore. *« Il vous restera, leur dit-il, le Divin Consolateur ».* Il ne comparaît devant aucun juge. Le 26, au matin, il apprend qu'il va être fusillé avec le maire et d'autres prisonniers.

Empêché de préparer, au moins par la confession, ses malheureux compagnons à une mort chrétienne, il n'a plus de regards que pour son bréviaire et son crucifix. Un officier lui arrache des mains le Christ, puis le major von Kayser commande le feu de salve qui couche brutalement dans la mort les quatre innocentes victimes. Des témoins constatèrent sur le corps du prêtre un trou à la tempe et une blessure affreuse derrière l'épaule gauche. On a

raconté qu'un officier lui avait crevé les yeux de la pointe de son épée et écrasé le visage. Ces suprêmes outrages sont peu probables, mais le drame suffit pour exciter la terreur et la pitié. Pendant quarante-huit heures, ils restèrent gisants sur la place du crime. Vingt-trois autres cadavres d'habitants assassinés étaient épars dans les rues.

Le 28 août, le cimetière communal offrit enfin la paix de la tombe aux infortunées victimes. Longtemps, une pieuse et respectueuse reconnaissance accorda aux martyrs des prières et fleurit leur tombe, jusqu'au jour où, sous la présidence de Monseigneur Ruch, le 26 août 1919, avait lieu la cérémonie de réparation et un service solennel pour les victimes de 1914.

Nous pourrions finir notre récit. Il suffit pour faire apparaître la grandeur morale, la dignité et le patriotisme d'un vrai prêtre. Mais il nous faut poursuivre encore. M. l'abbé. Léon Vouaux a occupé pendant 22 ans, dans l'Institution de la Malgrange, par sa haute et lumineuse intelligence, par son enseignement et ses travaux une telle place, que nous croyons devoir ajouter une page afin de faire mieux saisir l'odieux du crime et l'étendue de cette perte pour le diocèse de Nancy.

Les lignes suivantes sont dues à la plume délicate de M. le chanoine Pertusot, supérieur de l'Institution de la Malgrange.

« C'est une haute et belle Intelligence qui a disparu. Elle a, pendant vingt-deux ans, honoré le corps professoral de l'Institution de la Malgrange. Plus d'un Institut catholique de France a désire se l'adjoindre.

« Esprit ferme, vif et pénétrant, ouvert à toutes les curiosités, avide de savoir et de comprendre, passionné de lecture et d'étude, M. Vouaux était, au surplus, servi par une mémoire prodigieuse qui ne perdait guère de ce qu'elle avait une fois acquis, et par une puissance de travail qui semblait défier la fatigue et l'usure. Littérature et philologie, philosophie et théologie, langues et sciences, il s'intéressait à tout avec un goût égal. Très brillant élève du Petit et du Grand Séminaires, il fut plus tard, à la Faculté des Lettres de Nancy, un étudiant remarquable, enlevant en un an sa licence de grammaire (1895) et préparant en trois ans, dans les courts loisirs que lui laissaient ses classes de littérature et de mathématiques à la Malgrange, l'agrégation de grammaire dont il conquit le diplôme en 1898. Dix ans plus tard, il prit possession de la chaire de Rhétorique.

« Il y montra dès le premier jour une compétence parfaite qu'avaient préparée ses fortes études universitaires, et il excella dans l'éducation des esprits. Sa manière, celle aussi qu'il voulait inculquer, était claire, sobre, réfléchie, ennemie comme Montaigne de la « suffisance pure livresque » et soigneusement tenue au courant des publications utiles et des progrès de la critique.

Chez ses élèves, rien ne le réjouissait autant qu'un sincère effort de pensée personnelle, d'originalité dans les idées ou l'expression ; rien ne l'irritait autant que la chasse aux phrases toutes faites, pillées dans deux ou trois manuels et assemblées vaille que vaille pour une pseudo-dissertation. Il trouvait pour flageller l'inertie des fainéants et la légèreté des freluquets, des mots tantôt sévères, tantôt moqueurs, d'un réalisme énergique, pleins d'une sève populaire et toujours efficaces.

« Du labeur sérieux et persévérant, M. Vouaux donnait l'exemple autant quelle précepte. Sa nature intellectualiste l'inclinait à placer au premier rang des actes humains le travail de l'esprit.

En dehors de sa classe, il ne s'occupait, guère de la vie générale de la communauté ; il rentrait dans sa chambre et, derrière sa porte fermée à clef, à l'abri des importuns, dans le cadre familial de ses chers livres et de ses collections d'histoire naturelle, il se remettait joyeusement au travail. Il continuait la tâche professionnelle par la correction, très soignée,

des devoirs scolaires ou par l'active préparation des classes prochaines. Il s'imposait aussi des tâches volontaires où l'attirait son goût pour les études critiques, pour l'entomologie, pour la mycologie. Collaborateur de la savante collection des *Apocryphes du Nouveau Testament*, il publia en 1913 *Les Actes de Paul et ses Lettres apocryphes*, ouvrage in-8°, que l'Académie française, en novembre 1915, voulant rendre un hommage posthume à un « grand lettré » (ce nom est de Maurice Barrés), a couronné par le prix Saintour. Une suite était promise : *Les Actes de Pierre*, dont le manuscrit était terminé. Une préoccupation scientifique dominait le plaisir qu'il éprouvait à courir parfois les champs et les bois, afin d'y observer, nouveau Fabre, les moeurs des insectes, et analyser les formes multiples des champignons et des lichens. Sa compétence en ces matières était consultée par de nombreux correspondants français et étrangers, et lui a dicté des articles très remarquables pour des revues, spécialistes. En particulier, *sa Synopsis des champignons parasites des lichens* réflète, au dire d'un bon juge, d'éminentes qualités qui « permettent d'inscrire le nom de Léon Vouaux sur la liste des grands botanistes dont s'honore la science française. »

Une tension des forces intellectuelles, la fatigue d'un labeur qui souvent dérobaient des heures au sommeil, réclamaient des récréations reposantes qu'il prenait gaiement avec quelques amis et surtout avec M. le Curé de Jarny, son frère. Ce «cérébral» qui certes ne prodiguait pas les effusions sentimentales déployait en famille les riches qualités d'un coeur très affectueux. Lorsqu'en 1913 il perdit sa mère, qu'il vénérât, il la pleura comme un petit enfant. Tendrement lié à son frère, il délaissait volontiers études et livres pour lui rendre service. C'est pour répondre à l'appel de ce frère bien-aimé atteint par la mobilisation, et tenir la place de vigilant pasteur auprès des ouailles menacées qu'il partit à Jarny dans les tout derniers jours de juillet 1914. Hélas ! il ne devait plus revenir ; une mort cruelle l'attendait, là où il avait éprouvé tant de joies et illuminé de bonheur le centre familial qu'il aimait. »

### *Les Abbés Braux et Persyn*



\*M. l'abbé Emile-Victor BRAUX    \*\*M. l'abbé Gaston Louis PERSYN

\* M. l'abbé Emile-Victor BRAUX était né à Tramont-Saint-André, le 13 septembre 1871. Ordonné prêtre le 7 juillet 1895, il avait été successivement vicaire à Saint-Nicolas de Nancy, curé d'Allain (1903), et curé doyen de Longuyon (1909). Le présent récit a été rédigé d'après des dépositions et des lettres de

témoins, d'après les relations publiées dans divers journaux ou périodiques soigneusement contrôlées et d'après des notes manuscrites de M. l'abbé Remy, curé-doyen de Longuyon.

**\*\*M. l'abbé Gaston-Louis-Fernand PERSYN, né à Nancy le 21 mai 1889, ordonné prêtre le 7 juillet 1912, était vicaire à Longuyon depuis son ordination.**

MM. Thiéry et Léon Vouaux étaient tombés le 26 août 1914.

Un double crime ensanglantait encore, dans cette région de Briey, la journée du lendemain. MM. les abbés Braux, curé-doyen de Longuyon et Persyn, son vicaire, succombaient à leur tour sous les coups de l'ennemi. Nommé curé-doyen en 1909, M. Braux s'était vite imposé au respect et à l'affection de sa nouvelle paroisse. C'était une volonté, doublée d'un cœur d'or. Affable, accueillant, le sourire aux lèvres, ce sourire qui était le reflet de son âme aimante, tout attirait à lui. A la seule idée de dévouement et de sacrifice, son cœur vibrait. Aussi, quand le médecin-chef de l'Hôpital de Longuyon lui offrit de rester près de lui, il accepta avec bonheur, à la pensée de pouvoir réserver à ses ouailles tout le temps que lui laisserait libre son service d'Hôpital. Prêtre au zèle ardent, aux initiatives hardies, il avait transformé sa paroisse ; rapidement il avait réalisé ce qu'on croyait impossible. Il avait semé, organisé les œuvres. Sous sa chaude parole et son active direction, elles étaient remarquablement florissantes.

Par lui, en 1913, le grand concours de gymnastique avait obtenu un succès inespéré, presque triomphal.

Les Allemands s'abattirent pour la première fois sur Longuyon le 10 août 1914. Le Doyen était une autorité, un chef, on l'arrêta. Longwy était assiégé. L'ennemi envoya de Longuyon un parlementaire afin d'obtenir la reddition de la place. Et pour couvrir l'officier d'une protection sûre, il obligea le Doyen et un employé de la ville à l'accompagner. La sommation échoua. Furieux, l'Allemand dut faire des menaces, car quelque temps après le Doyen disait : « Je soigne de mon mieux leurs blessés, et comme récompense je recevrai une balle dans la poitrine. » Il resta souriant et dévoué.

Pour le seconder pendant la paix, M. Braux avait avec lui M. l'abbé Persyn, ardent comme on l'est à vingt-cinq ans, au lendemain de l'ordination. Directeur des œuvres de jeunes gens, le vicaire leur consacra ses forces, ses talents, ses ressources.

Unis dans les travaux et les épreuves, curé et vicaire devaient le rester dans la mort. ! Les Allemands, battus vers Beuveille, avaient quitté Longuyon le 11 août. Mais bientôt le canon tonna aux alentours et les blessés affluèrent. Longuyon devint un immense hôpital. Chez les Soeurs de Sainte-Chrétienne, à l'Hôtel-de-Ville, dans les salles d'école, dans la plupart des maisons il y avait partout des souffrances à soulager. Les abbés se multipliaient, aidés de M. l'Aumônier des Religieuses et du P. Thiriet.

Le dimanche 23 août, M. le Doyen donnait son dernier sermon.

On dirait un suprême adieu :

*« Priez... Vous avez eu la messe jusqu'à ce jour, remerciez en la Providence... Je ne puis vous annoncer les offices de la semaine, mais à la grâce de Dieu... Priez pour notre France... pour nos glorieux morts qui ont paru ou qui paraissent devant Dieu. »*

Le même jour 23 à 8 heures du soir, les Allemands entrèrent de nouveau à Longuyon. De suite ils arrêtaient vingt otages, dont le Doyen, qui furent conduits à l'Hôtel-de-Ville. Voici le récit d'un témoin :

« A onze heures du soir, après l'appel fait par le commandant de la place, M. l'abbé Braux demanda à être remis en liberté, pour continuer ses secours aux blessés qui affluaient... Le commandant l'y autorisa ». C'était un guet-apens. « Le 24, à quatre heures du matin, les troupes allemandes sorties de la ville par la route d'Etain, furent violemment bombardées et durent rentrer précipitamment.

Aussitôt après, le commandant de la place, furieux de cette attaque inattendue, courut à l'hôtel de ville et annonça brutalement : « Demain à la première heure, votre curé sera fusillé. — Pourquoi ? — Parce qu'il a trompé ma confiance en allant à Noërs prévenir les Français de notre présence » .

Noërs, petit hameau distant de trois kilomètres, est l'annexe de Longuyon.

Le plan se dessine, le prétexte est trouvé, le curé sera bientôt passé par les armes. Cependant M. Braux, toujours libre, continue à accomplir sa mission de charité. Toute la nuit et toute la matinée, il se dévoue, il confesse. Parmi la foule assemblée chez les soeurs, dans l'église, les deux prêtres circulent, répandant des paroles de réconfort. Au dehors, le tumulte du combat se fait terrible. On tremble, ils encouragent ; on pleure, ils consolent ; on désespère, ils l'ont prier. Les survivants. gardent un souvenir ineffaçable de la dernière absolution générale que le prêtre au grand coeur, déchiré par l'angoisse, leur donna dans les caves du couvent.

Vers une heure, avec l'aide d'un ami, son bras droit en ces jours, surveillé, du reste par une sentinelle armée, M. Braux fait arborer sur l'église un drapeau de la Croix-Rouge. La tour portait déjà des blessures d'obus. Puis il revient chez les Soeurs. Il est trois heures et demie ; Longuyon brûle : « *Ils ne me laisseront rien de mon pauvre Longuyon !* » gémit le pasteur. Dans les rues crépite la fusillade ; partout tombent d'innocentes victimes : hommes, vieillards, femmes, petits enfants. « *Les civils ont tiré sur nous* » répètent les soldats. Folles accusations !

Beaucoup se sauvent ; l'ordre, dit-on, est d'abattre tous ceux qui fuient. Pourtant l'incendie gagne, la nuit vient, éclairée du brasier où flambent plus de deux cents maisons. M. Braux chez les Religieuses, M. Persyn à l'hôtel de ville, partout où l'on souffre et meurt, se dévouent.

Au matin du 25, M. le Curé demande à la Kommandantur un sauf-conduit pour les femmes et les jeunes filles ; elles veulent quitter la ville qui brûle toujours. C'est sa dernière intervention, d'ailleurs inutile.. Vers neuf heures du matin, deux sentinelles viennent à l'hôpital réclamer « deux prêtres ». On appelle M. Braux, il vient. En passant il demande un peu de pain, viatique suprême, et recommande sa tante aux religieuses. Sans doute devinait-il ce qui l'attendait. M. l'abbé Thiriet, fatigué et profondément endormi, n'entend pas l'appel. M. Persyn, qui passe, croit peut-être qu'il s'agit de blessés à secourir, peut-être aussi veut-il simplement et bravement suivre son curé au danger et à la mort possible. Il se joint à son aîné. Ils partent. C'est le douloureux calvaire.

Le 27 au soir, nul ne les a revus ; nul ne connaît le secret de ces jours ! Mais on devine qu'ils se sentaient près de la mort, et la regardaient en face. A 4 h. 1/2 du soir, les accusés furent conduits au bureau de la place. Oh ! le jugement fut sommaire ; à 5 heures on ramenait des condamnés à mort.

Il y avait avec eux un pauvre estropié de Fresnois, rencontré dans la rue. Que leur reprochait-on ? Il n'y eut pas de témoins français, naturellement ; et trouvera-t-on jamais les archives de ce tribunal ? Mais l'accusation portée contre « le Curé » par le Commandant de place, le 24, à l'hôtel de ville, fut évidemment le prétexte donné : « *Le condamné était allé avertir les Français* ». Le sous-officier chargé — d'avance — de faire creuser les fosses pour

les victimes, l'affirma aux quatre travailleurs quand passa le triste cortège. « *Connaissez-vous ces deux prêtres? — Ce sont, les prêtres de la paroisse. — Tous deux vont être fusillés parce qu'ils ont télégraphié aux Français l'arrivée des Allemands à Longuyon ; le bossu, c'est un franc-tireur* ».

Il y a une légère variante dans l'accusation selon le commandant, M. Braux est allé à Noërs ; selon le soldat, il a télégraphié, peu importe : le fond est identique. Il faut ajouter cependant qu'en 1915, deux soldats allemands affirmèrent, devant la tombe même, tenir de leur capitaine que « le curé » avait été fusillé pour avoir placé lui-même deux mitrailleuses dans le clocher ; et que d'ailleurs, ils avaient reçu du même capitaine l'ordre de n'épargner personne ».

On sait que M. le curé avait placé un drapeau de la convention de Genève sur l'église. Le bruit courut aussi, plus tard, qu'il avait été dénoncé par vengeance : rien ne permet de l'affirmer absolument : qui donc aurait eu à se venger de lui.

Pour M. l'abbé Persyn, nul prétexte n'est connu : il avait accompagné son curé dans la vie, il le suivait dans la mort. Le peloton funèbre partit, longeant la Chiers, à travers près : deux soldats en armes, M. l'abbé Braux ayant, à sa droite, M. l'abbé Persyn; deux soldats encore, puis le vieillard, quelques autres soldats et des sergents-majors, enfin le commandant de place lui-même drapé dans sa pèlerine grise. Ils passèrent près des tombes que creusèrent quatre habitants. M. le Curé était souriant comme d'habitude : il se contenta d'incliner la tête ; « Au revoir », dit l'abbé Persyn, très crâne et décidé. Ils allaient la main dans la main. Ils firent ainsi 300 mètres, et arrivèrent sous le viaduc du raccordement de la ligne Montmédy-Longwy. « Mon Dieu ! » aurait dit le Doyen. Une salve ! puis quelques coups-isolés !

C'en était fait !

Les pasteurs rejoignaient leurs ouailles fusillées, ils furent les dernières victimes civiles: leur sang pur fut la rançon de l'apaisement.

Le sous-officier ordonna aux quatre fossoyeurs de prendre une petite voiturette, et, conduits par la sentinelle, d'aller sur le lieu du supplice. Les trois corps étaient couchés la face contre terre. M. l'abbé Braux avait une blessure à la hanche gauche, une balle lui avait aussi traversé la poitrine et la gorge. M. Persyn avait l'omoplate gauche fracassée. Chargés sur la voiturette, ils furent conduits dans le champ voisin, sur le bord de la rivière, et ensevelis tout de suite dans les fosses préparées : il était 5 h. 1/2 du soir.

Le lendemain matin, M. l'aumônier des Soeurs dit une messe pour les victimes. Après dix jours de démarches, le R. P. Kassige, Oblat de Marie Immaculée (résidence de Himfeld, Allemagne), obtint, le 7 septembre, des autorités allemandes, la permission, valable pour un jour seulement, de faire exhumer les deux corps des abbés et de les transporter derrière le chevet de l'église. Ils y furent pieusement déposés, en deux cercueils de chêne, en présence de quelques paroissiens venus malgré la défense formelle, le 8 septembre, vers 4 h. 1/2 du soir. Sur ces pauvres corps déchirés, l'on mit une étoile.

Et tout près de l'autel où ils apprirent le secret du sacrifice, ils reposent ensemble, attendant la résurrection générale ; ils prient pour leurs amis. Leur tombe, toujours fleurie, témoigne de la durable affection d'une paroisse reconnaissante.

Les coeurs fidèles n'oublieront jamais les douloureux souvenirs du passé ni cette double leçon de l'humble dévouement et du sang répandu.



M. l'abbé Prosper-Jules-Edmond ROLLIN, né à Ville-au-Montois, le 26 mars 1868, ordonné prêtre le 23 août 1891, avait été successivement professeur à l'Ecole Saint-Sigisbert. curé de Pierrepont (1903), curé-doyen de Saint-Dagobert, à Longwy (1908). Il était administrateur de Tonnoy depuis son retour en France, en 1915.

Une mention spéciale revient ici à M. l'abbé Rollin, curé-doyen de Longwy-Haut, qu'on doit considérer comme une victime au moins indirecte de la guerre. Dans le siège de Longwy, en effet, il contracta le mal qui devait rapidement l'emporter.

Dès le mois d'août 1914, M. l'abbé Rollin, en restant à son poste, avait voulu partager les vicissitudes de la garnison.

Sur l'ordre du commandant de la place, la plupart des habitants avaient gagné la ville basse. M. le curé resta dans la forteresse pour y continuer son ministère. Des soldats ; quelques fonctionnaires retenus par leurs obligations dans la ville haute, les religieuses de Saint- Vincent-de-Paul et un petit nombre de courageux habitants, voilà quelle fut sa paroisse, pendant ces jours tragiques. Le bombardement commença le 21 août, à 5 heures du matin. Sur la ville et les remparts les obus pleuvaient.

M. le Doyen se rendit à l'église, prit le Saint Ciboire et le porta dans une casemate. Durant cinq jours et cinq nuits, les habitants de cette cité souterraine durent passer par les tranches d'une véritable agonie. Dans l'obscurité presque complète, comme dans un tombeau, sous les rafales de projectiles monstrueux, qui ébranlent à tout instant le souterrain et font voler les pierres en éclats, le pasteur reconforte, bénit, absout. Il a la consolation de ramener à Dieu des hommes qui, depuis longtemps, vivaient loin de lui. Des relations d'estime réciproque et d'amitié s'établissent avec les autres ; c'est vraiment l'entente cordiale, l'union sacrée. Cependant, si le calme est apparent, la tension nerveuse est portée à son comble. Pendant ces affreux jours, un ébranlement s'est produit chez un grand nombre. M. le Doyen contracte une maladie d'estomac, qui devait ruiner son solide tempérament. Ni le calme de Longwy-Bas, où il séjourne jusqu'en 1915, ni la joie de retrouver la patrie, ni la tranquillité relative d'un presbytère sur les bords reposants de la Moselle, ni une saison à Vichy ne peuvent enrayer le mal qui ne cesse d'empirer. Le vénéré doyen s'éteignait à Tonnoy, le 1er décembre 1917, victime indirecte de la guerre, sans avoir vu la délivrance. Il fallut attendre la fin des hostilités pour transporter ses restes mortels à Ville-au-Montois, que l'ennemi occupa jusqu'à l'armistice. Sa famille, vingt-deux membres du clergé, ses compatriotes, assistèrent au service et, à l'inhumation.

Sur cette terre désormais libre ils rendirent de pieux et dignes honneurs à un prêtre très aimé.

## Nos ruines au lendemain de la guerre.

Les chiffres, malgré leur aridité, ont parfois une poignante éloquence. Ici, la démonstration des statistiques est douloureuse. Nous ne devons pas néanmoins reculer devant la sécheresse d'un tel calcul, puisqu'il est la vérité.

Il y a d'abord les ruines des paroisses, des églises et des presbytères.

Un tableau d'ensemble a fourni les renseignements suivants :

Pour tout le diocèse de Nancy :

Sur 583 paroisses ou annexes, 219 sont détruites en totalité ou en partie.

Sur 583 églises, 101 sont totalement détruites (29 de l'archiprêtré de Nancy, 39 de celui de Lunéville, 15 de celui de Toul, 18 de celui de Briey) ;

106 sont en partie détruites (25 de l'archiprêtré de Nancy, 28 de celui de Lunéville, 11 de celui de Toul, 42 de celui de Briey).

Sur 518 presbytères, 64 sont totalement détruits, dont 21 de l'archiprêtré de Nancy, 16 de celui de Lunéville, 14 de celui de Toul, 13 de celui de Briey; 85 sont en partie détruits, dont 24 de l'archiprêtré de Nancy, 14 de celui de Lunéville, 10 de celui de Toul, 37 de celui de Briey.

Des maisons d'oeuvres, écoles libres, salles de patronages, ont subi le même sort.

Parcourons maintenant en détail les vastes solitudes créées par la tourmente.

Voici les dévastations qui vont solliciter pour demain toute l'ardeur de notre foi et de notre dévouement.

Le relevé suivant remonte au mois d'avril 1919 :

### ARCHIPRÊTRÉ DE BRIEY

*Pour l'Archiprêtré de Briey :*

Sur 131 PAROISSES ou ANNEXES, 14 sont détruites, 45 sont en partie détruites ou très endommagées, presque toutes ont souffert.

Sur 131 ÉGLISES, 18 sont détruites, 42 sont en partie détruites.

Les autres sont très endommagées.

Partout les cloches ont disparu et le mobilier a été très endommagé.

Presque partout on a enlevé les tuyaux d'orgue, les candélabres, les objets en cuivre, etc.

Sur 80 PRESBYTÈRES, 13 sont détruits, 37 sont ou en partie détruits ou très endommagés.

*1° Doyenné d'Audun-le-Roman.*

Sur 28 paroisses ou annexes, 3 sont détruites (Audun, Domprix, Malavillers).

Sur 28 églises, 1 est détruite en partie (Audun), 5 sont endommagées.

Sur 18 presbytères, 4 sont détruits (Audun, Landres, Murville, Xivry).

*2° Doyenné de Briey.*

Sur 18 paroisses ou annexes, 6 sont endommagées:

Sur 18 églises, 9 sont endommagées.

Sur 15 presbytères, 9 sont ou très endommagés ou détériorés..

Des maisons d'oeuvres sont, ou détruites (Joeuf: Notre-Dame de Franchepré), ou endommagées.

### *3° Doyenné de Chambley.*

Sur 12 paroisses ou annexes, 4 sont ruinées (Dampvitoux, Hagévilley Saint-Julien-les-Gorze, Villecey-sur-Mad), 7 sont en partie ruinées.

Sur 12 églises, 4 sont détruites (Chambley, Dampvitoux, Hagéville, Saint-Julien-les-Gorze), 7 sont en partie détruites ou très détériorées.

Sur 10 presbytères, 4 sont détruits (Chambley, Hagéville, Saint-Julien, Dampvitoux), les autres sont détériorés ou dévastés.

### *4° Doyenné de Conflans.*

Sur 27 paroisses ou annexes,

1 est détruite (Gondrecourt), 12 paroisses sont en partie détruites ou fortement endommagées.

Sur 27 églises, 4 sont détruites (Affléville, Gondrecourt; Aix, Jeandelize), 10 sont endommagées plus ou moins. Toutes sont détériorées.

Sur 22 presbytères, 1 est détruit (Gondrecourt), 12 sont très détériorés. Tous sont souillés, un très grand nombre ont perdu tout ou partie de leur mobilier.

### *5° Doyenné de Longuyon.*

Sur 22 paroisses ou annexes, 4 sont détruites (Doncourt, Fresnois-la-Montagne, Montigny-sur-Chiers. Noers), 7 sont d'évastées.

Sur 22 églises, 2 sont détruites (Doncourt, Fresnois-la-Montagne),

1 est détruite en partie (Noërs), 7 plus ou moins dévastées ou endommagées.

Sur 16 presbytères, 3 sont détruits (Fresnois-la-Montagne, Montigny-sur-Chiers, Petit-Failly), 1 dévasté ; les autres, détériorés.

### *6° Doyenné de Longwy.*

Sur 28 paroisses ou annexes, 2 ont été détruites (Longwy : Saint-Dagobert, Chesnières-Romain), 13 sont en partie détruites.

Sur 28 églises 5 sont détruites (Longwy : Saint-Dagobert, Cutry. Hussigny, Laix, Morfontaine), 7 ont été en partie détruites ou détériorées.

Sur 24 presbytères, 2 sont détruits (Longwy-Haut, Fillières),

3 sont très endommagés (Haucourt, Herserange, Lexy) ; les autres, plus ou moins détériorés.

Tel est le bilan de nos ruines. Sans doute, le préjudice causé par la guerre varie avec la nature des dégâts, leur étendue, leur durée. Les éléments ont souvent complété l'oeuvre dévastatrice de l'ennemi.

Le tort a été parfois considérable pour le monument lui-même. Bien que le nombre de nos églises de caractère vraiment architectural soit assez restreint, en raison des déprédations infligées jadis par les Suédois à la Lorraine, nous possédions encore de beaux monuments. La guerre les a singulièrement ravagés, quand elle ne les a pas jetés à terre.

Parmi nos églises classées, il faut signaler la mutilation de Saint-Martin de Pont-à-Mousson et de la tour de Laitre-sous-Amance. La belle église à cinq nefs, de Nomeny, est détruite.

D'autres, dont le classement, en raison de leur antiquité et de leur caractère esthétique, avait été demandé, sont ruinées ou ont eu particulièrement à souffrir. Notons ici, pour mémoire, celles d'Amance (xv<sup>e</sup> siècle), de Bouxièresaux-Chênes (clocher du xvc siècle), de Cutry (église du (xve siècle, avec de beaux vitraux), d'Essey-et-Mairerais xvie siècle), de Flirey (clocher fortifié du XVe siècle), de Jeandelize (église des xir et xv8 siècles).

Le mobilier d'église dut souvent partager le sort de l'édifice. Sans doute, la sollicitude

éclairée des pasteurs encore à leur poste, des aumôniers militaires, des prêtres soldats et de pieux catholiques réussit à diriger vers une zone plus calme de nombreux objets du culte qui eussent certainement péri. Mais souvent le temps manqua, les moyens firent défaut, la proximité du péril s'opposa à un transfert efficace et prudent. Finalement le mobilier fut écrasé, pulvérisé. Ailleurs, il devint la proie de l'incendie ou le combustible des cantonnements pendant l'hiver. En territoire occupé par l'ennemi, les cloches furent volées, transportées en Allemagne avec les cuivres des candélabres et les lustres de prix. Combien de statues naïves, dues à la foi de nos pères, combien de ciselures élégantes, de vases précieux, de broderies, d'ornements de toute sorte, de chapes, de voiles de bénédiction, ont disparu ! Le vandalisme et la guerre ont causé là une perte irréparable. Dans la tempête furent emportées aussi, pour ce seul diocèse, en tout ou en partie, les archives de plus de cent églises : registres paroissiaux des baptêmes, des mariages, et autres documents si précieux pour la vie et l'histoire du peuple chrétien. Enfin, à la destruction méthodique et au vol organisé l'ennemi crut devoir ajouter le sacrilège. Il y aurait, certes, beaucoup à dire à la charge d'un agresseur sans foi ni loi. Devant Nancy, devant Lunéville, les troupes bavaroises se sont montrées violentes et cruelles. Elles comptaient, sans doute, de mauvais catholiques. Mais n'oublions pas qu'un tiers de cette armée vivait en dehors de nos croyances, et, que beaucoup se montraient hostiles à toute idée religieuse et ne cachaient pas leur haine pour ce qui relève de l'Eglise romaine. A Gerbéviller, les mutilations d'un grand Christ, du tabernacle et du ciboire ; à Hoëville, celles de la statue du Sacré-Coeur, des pierres d'autel et du vitrail, dont la tête de la Vierge servit de cible aux profanateurs ; à Longwy, le tir à coups de revolver sur une belle statue de la Madone ne sont que des épisodes détachés dans, la longue et triste histoire des sacrilèges commis par les Allemands.

## Le diocèse de Nancy, envahi et occupé Au pays de Briey.

Le pays de Briey connut l'invasion si cruelle des premiers mois de la guerre. Des villages furent brûlés ; des batailles sanglantes se déroulèrent sur de nombreux points d'un long territoire ; des crimes souillèrent pour toujours la mémoire de l'agresseur. Mais ce qui lui donne une place à part dans notre histoire de la guerre, c'est que toute cette région dut vivre, dans un isolement absolu, pendant quatre années. Nous voulons relater ici le long martyre de nos frères, en insistant surtout sur l'invasion qui les atteignit si cruellement et mit un si puissant relief leur foi et leur patriotisme.

### *DOYENNÉ D'AUDUN-LE-ROMAN*

Dans le doyenné d'*Audun-le-Roman*, la patrie convoque neuf de nos prêtres . A peine ont-ils quitté leurs paroisses, que l'ennemi s'installe dans cette région et y fait peser tout le poids de sa cruauté.

Dès les premiers jours d'août 1914, le mot de l'invasion balaie la petite ville d'Audun. On cherche le curé, on possède son signalement, on l'appelle par son nom ; mais il est parti au service de la France. Quelques engagements ont lieu, puis la bataille des frontières se déchaîne, les blessés allemands sont nombreux. Alors se manifeste un premier et temporaire recul de l'ennemi dont la colère et la rage ne connaissent plus de bornes. Au cours des journées qui suivent, c'est-à-dire les 21, 22 et 23 août, la petite ville s'abîme dans les

flammes.

— *Pourquoi cet incendie ? demande tristement un prêtre voisin à un officier allemand.*

— *Le curé a placé une mitrailleuse dans le clocher.*

— *Mais le curé d'Audun est mobilisé depuis, le 31 juillet ; il est à Verdun.,*

— *Vous croyez? Alors c'est le curé de Malavillers qui a fait le coup.*

— *Jamais il n'y a eu de curé à Malavillers.*

— *Enfin, on nous l'a dit... et c'est vrai.*

Le prêtre à la mitrailleuse eût sans doute été passé par les armes. Mais, de l'autre côté des lignes, à son poste de mobilisé, il défie les assassins. L'ennemi pourtant veut l'atteindre... en effigie. La prétendue maison du « pasteur », — en fait, celle de M. Dubroux, confondue avec le presbytère, — est envahie, souillée, les meubles sont taillés à coups de hache et bientôt l'incendie réduit le tout en cendres.

*Malavillers brûle à son tour.*

A *Errouville*, M. l'abbé Esselin est, à plusieurs reprises, enfermé comme otage. Il ne peut alors exercer aucun ministère. Et pourtant des catholiques meurent sans sacrements à *Serrouville*, à *Crusnes*, et sont privés de la sépulture religieuse.

Durant une année, M. Esselin ne voit aucun confrère. Dans la mesure du possible, il portera les secours spirituels à *Crusnes*, à *Serrouville* et à *Brehain*.

M. l'abbé Claudon, curé de *Mairy*, dessert aussi *Mainville* et *Tucquegnieux*. De temps en temps il va à *Anderny* et une fois par semaine à *Murville*. L'abbé Martin, curé de *Mercy-le-Haut*, travaille jusqu'à l'épuisement. Un matin de juin 1917, en commençant les prières de la messe, il tombe au pied de l'autel, pour ne plus se relever. C'est là son champ d'honneur.

A *Mercy-le-Bas*, M. l'abbé Mailfert, en dépit de ses 70 ans et d'une santé chancelante, combattit le bon combat. Il eut, du moins, avant de fermer les yeux, la consolation de voir sa paroisse libérée du joug étranger. M. l'abbé Gerfaux, curé de *Sancy*, fut, dès le principe, particulièrement molesté. Un jour, pendant qu'il célébrait la messe, un sous-officier allemand et trois hommes, s'avançant jusqu'au chœur de l'église l'attendirent en fumant un cigare dans le sanctuaire. Le prêtre fut ensuite conduit auprès des fontaines, pompes et puits, et contraint de goûter l'eau soi-disant empoisonnée par les Français.

Le 22 août, hors du village, il dut contempler longuement, au milieu des sarcasmes, *Audun-le-Roman* qui brûlait. En chaire, devant son peuple assemblé, il lui fallut publier les règlements draconiens de l'envahisseur. Tandis que les paroissiens restaient dans l'église, M. Gerfaux fut parqué dans un champ.

Chargé de *Beuvillers*, il fut sur le point de ne pouvoir y célébrer la première communion préparée par lui. Ce fut aussi l'isolement. Une tentative pour rencontrer son confrère de *Trioux* faillit tourner au tragique.

M. l'abbé Moureaux, curé de *Serrouville*, pris comme otage pour avoir sonné la messe comme d'habitude, fut emmené en Allemagne .

Après la reddition de *Longwy*, M. l'abbé Vary, curé de *Trioux*, fut renvoyé par les Allemands, prisonnier sur parole, en considération du rôle actif et apprécié joué par lui au moment des pourparlers entre les deux Etats-Majors. La captivité s'annonçait donc supportable ; il n'en fut rien. Une arrestation à la barrière de *Sancy*, le conseil de guerre de *Briey* en 1917, la prison d'*Arlon* en 1918, témoignent de l'activité d'une défiance ombrageuse. Mais un triple acquittement rendit le pasteur à sa paroisse.

## DOYENNÉ DE LONGWY

Par la mobilisation le doyenné de Longwy perdait MM. Les curés de Saint-Jules, de Mont-Saint-Martin, de Tiercelet, et quatre vicaires, MM. Thirion, Masson, Vacant et Mercier. Les autres prêtres, confiants dans le respect de la vie et de la liberté en cas d'invasion, s'apprêtaient à suppléer au nombre par leur dévouement. Ils ignoraient les cruels lendemains. Dès le début, M. l'abbé Rollin, curé-doyen de Longwy-Haut, avait voulu partager les vicissitudes de la garnison.

Pendant les terribles émotions du siège et les privations qui l'accompagnèrent, il ruina sa santé. L'écrasement de la forteresse réduisit la paroisse à l'état d'un lamentable squelette. Pasteur sans troupeau, il prêta son concours à M. le Curé de Longwy-Bas, jusqu'à son rapatriement, au mois de mai 1915. Deux ans plus tard, il s'éteignait dans le presbytère de Tonnoy, le 1er décembre 1917.

M. le chanoine Muel, curé de Longwy-Bas, avait pu se dépenser auprès de nos blessés des grandes batailles du 22 août 1914. Ceux-ci, favorisés de ses visites, entourés des soins, restèrent environ deux mois à Longwy, puis furent conduits en Allemagne.

La suspicion eut son heure pour le prêtre. En mai 1916, M. Muel goûta la prison préventive et, quinze jours plus tard, comparut devant un conseil de guerre. Six cents marks, telle fut sa rançon pour des paroles soi-disant injurieuses contre l'armée du Kaiser. M. le Curé, crime impardonnable, avait refusé la clef de son patronage dont une salle devait servir de théâtre pour les Allemands. Quelques mots peu parlementaires à l'adresse des Prussiens avaient souligné le geste. Ils avaient été rapportés en haut lieu. Les institutrices d'Outre-Rhin dénoncèrent également M. Muel pour ses sermons et complotèrent son déplacement. Mais les véritables épreuves du doyenné remontent au début la guerre.

N'est-ce pas le vendredi 7 août 1914 que M. l'abbé Gérardin, curé de Baslieux, était arrêté comme otage et mis au mur, sous la menace d'être fusillé? Enfermé la nuit suivante au corps de garde, il était conduit le lendemain vers les lignes françaises. Il ne dut son salut qu'à un retour offensif de nos troupes. Pendant la grande bataille du 22 août, la localité devint le théâtre d'un combat acharné où tombèrent 350 des nôtres ; sept habitants furent passés par les armes, douze maisons incendiées, et M. le Curé, prisonnier dans l'église, n'en sortit que pour prodiguer les secours de son ministère, pendant les six jours suivants, aux blessés des ambulances de Baslieux et de Laix. Déjà cette dernière localité n'avait plus d'église, celle-ci avait été incendiée le 8 août ; six personnes étaient tombées sous les balles allemandes.

M. l'abbé Kern, curé de Cosnes, est arrêté le 23 août 1914. Otage responsable de la commune, il est accusé d'avoir tiré ; une enquête le justifie. Mais il doit néanmoins rester prisonnier. Dès le 27 août, lendemain de la reddition de Longwy, c'est la tranquillité relative. C'est aussi pour M. Kern la douleur de voir ses paroissiens de Romain, après l'incendie du village, emmenés pour un long séjour de dix mois en captivité.

M. l'abbé Robert, curé de Cutry, tombait assassiné par les Allemands le 23 août 1914. Le village fut très éprouvé, l'église brûlée, plusieurs habitants passés par les armes. M. l'abbé Robert, curé de-Fillières, sentit la mort le frôler. Les circonstances méritent d'être rapportées ici. Au soir du 7 août 1914, il est arrêté par un capitaine avec cette menace : « Si on tire sur nos troupes, vous serez fusillé demain et le village brûlé ».

Le même soir, vers huit heures et demie, le capitaine arrive en coup de vent dans le local où les otages sont gardés par des sentinelles, et écumant de rage, il hurle ces paroles :

« On vient de tirer sur nos hommes, je pourrais vous tuer tout de suite ». Il promenait son revolver sur la gorge des victimes.

Personne n'avait fait le coup de feu. Une rapide enquête établit qu'un soldat, en déposant son fusil dans un coin, avait fait partir le coup. Une heure plus tard, le garde champêtre vient rejoindre les prisonniers. Un conseil de guerre présidé par le Prince de Ratibor, assisté d'un général et de ses officiers, veut forcer le garde à déclarer qu'il a tiré.

— *Si vous me fusillez, répond le brave homme, vous saurez que vous aurez tué un innocent.*

— *Et vous, M. le Curé, interrogez-le.*

Le prêtre, ne connaissant pas le personnage qui lui parlait, répondit simplement :

— *Que voulez-vous que je lui demande?*

— *Demandez-lui s'il a tiré.*

A cette question, l'accusé proteste de son innocence :

— *Vous me connaissez, M. le Curé, vous savez que je n'ai pas d'armes.*

Se tournant du côté des juges, M. l'abbé Robert de leur dire :

— *C'est un honnête homme, je suis certain qu'il n'a pas tiré.*

Le général proteste :

— *Ah ! vous êtes d'avec (sic) ! Il nous faut un exemple, Morfontaine brûle, Laix brûle...*

Le lendemain, de grand matin, après l'exécution du garde, une auto vient prendre les autres otages, pour les conduire sur le lieu du supplice. A cinquante mètres, la voiture s'arrête.

— *Où conduit cette route? demande un chef à M. le Curé de Fillières.*

— *A Serrouville, répond-il.*

Un piège était tendu. Tromper l'ennemi par une fausse indication de route entraînait la mort immédiate ; le prêtre évita le péril.

— *Ah! le curé, de Fillières m'a échappé; je le regrette !* disait ensuite à Longuyon le trop fameux capitaine.

Deux autres arrestations lui étaient encore réservées, le 12 août et le 3 septembre; elles ne furent pas maintenues. M. l'abbé Martin, curé de Mercy-le-Haut, dut fuir devant la fureur des Allemands. Emmené par eux à Fontoy et à Homécourt, le 22 août, avec huit des habitants, il fut bousculé pendant le trajet. Quand il put rentrer chez lui, tout avait disparu. Mais s'il retrouva sa paroisse, il perdit, par suite de la secousse, sa santé qui alla s'affaiblissant jusqu'à sa mort.

A Boudrezy, M. l'abbé Sabouret fut en proie surtout à la souffrance morale.

M. l'abbé Guilminot, curé de Gorcy, échappa, il est vrai, aux menaces et aux violences, mais l'isolement complet pendant les premiers mois, une réglementation arbitraire des classes scolaires et le vagabondage de l'enfance comptèrent largement parmi ses épreuves. La piété des jeunes filles perdit beaucoup au travail de l'usine ; le devoir pascal se ressentit du manque de vêtements et de chaussures.

Nous avons parlé ailleurs de M. l'abbé Viansson, curé de Haucourt, et de M. l'abbé Nau, curé de Hussigny, otages tous deux. Herserange fut épargné. M. l'abbé Henrion dut payer deux ou trois amendes. Sa population bien diminuée lui permit d'assurer la messe dominicale à Longwy-Bas et de visiter, à partir de 1916, les malades de l'hôpital de la Chiers. Lexy eut sa journée tragique le 23 août. M. l'abbé Jacob alors arrêté, dut gravir, les jours suivants, le plus douloureux calvaire. Après un affreux martyre, il expirait au camp d'Ohrdruf.

A peine venait-il de célébrer ses noces d'or sacerdotales que M. l'abbé Dieudonné, curé de Longlaville, succombait en janvier 1917. La paroisse fut ensuite administrée par M. l'abbé Parant.

Le P. Aubazac desservit Mont-Saint-Martin et se montra très satisfait de la bonne volonté des paroissiens, de la bienveillance des chefs d'usine et des autorités municipales. Le patronage des jeunes filles, très florissant pendant la guerre, a continué ses réunions sous la direction des soeurs de Saint-Charles.

Le 4 août 1914, Morsontaine fut envahi. M. l'abbé Person était arrêté et conduit à travers le village pour chercher ceux que l'ennemi accusait d'avoir tiré sur les troupes allemandes.

Deux jeunes gens furent tués au même moment. Trois jours après, neuf maisons et l'église étaient incendiées; cinq personnes succombaient dans les flammes, quatre hommes étaient fusillés à bout portant. Deux autres devaient être exécutés le surlendemain, comme soi-disant franc-tireurs. La population de Morfontaine a gardé fidèlement sa vie religieuse pendant l'occupation, dans la mesure de la liberté que lui laissait le travail durement imposé, même les dimanches et les jours de fêtes les plus solennelles.

A Rehon, dont l'église est dédiée à Sainte-Geneviève, une des patronnes de la France, il y eut pour M. l'abbé Bourgeois d'immenses consolations spirituelles. La sainte Table fut assidûment fréquentée. Une des grandes épreuves de ce prêtre zélé fut l'arrestation de ses deux neveux que les Allemands accusaient d'avoir propagé les feuilles lancées par les avions français. Malgré d'incessantes entraves,

M. le Curé assura le service religieux de Cutry, Haucourt et Mexy. Bien plus graves furent les mesures prises contre M. l'abbé Gaspard, curé de Saulnes. Jusqu'en août 1915, il n'avait pas eu trop à souffrir. A l'aide de laissez passer qu'il obtenait facilement, il pouvait circuler et voir ses confrères. Puis brusquement l'attitude des Allemands à son égard changea. Est-ce parce qu'il était originaire du pays annexé ou qu'il parlait l'allemand ? Toujours est il qu'il dut supporter les vexations les plus odieuses. Défense lui fut faite de voir ses confrères. L'ordre était formel : « L'intéressé ne devra plus formuler de requête, sinon il sera puni ». Cette défense, signée von Goetz, un colonel, n'empêcha pourtant pas le curé d'adresser une lettre de protestation au Cardinal Hartmann, archevêque de Cologne. Cette lettre ne dépassa pas Longwy.

La réponse ne se fit pas attendre : « Le Curé de Saulnes sera prisonnier pendant trois ans dans sa paroisse ». Les aumôniers militaires allemands ne sont pas beaucoup plus convenables que les officiers. Ils commandent en maîtres ; le curé est leur humble valet. Surveillance étroite, nombreuses perquisitions, mesures vexatoires, rien n'a manqué à M. le Curé de Saulnes, pas même l'épreuve de la faim. Une catastrophe faillit anéantir ce village et les environs.

Le 17 février 1918, pendant la nuit, des aviateurs, anglais jettent des bombes sur le dépôt de munitions de Saulnes. Une formidable explosion détruit une partie de la localité, saccage le cimetière, l'église et le presbytère. Le Curé est blessé à la tête et perd beaucoup de sang. Pas un seul civil n'est tué. Cette protection providentielle amène une assiduité plus grande pour les offices et pour la réception des sacrements.

A Thil, M. l'abbé Berger a toujours, assuré le service religieux. La paroisse de Tiercelet a été presque dépourvue de secours spirituels. Elle n'a eu qu'une seule messe dans les derniers mois de 1914, le jour de la Toussaint. En 1915 et 1916, les messes sont rares. En 1917 et 1918, l'autorité allemande envoie M. le Curé de Thil à Tiercelet, tous les quinze jours. Même dans les temps les plus durs, la population de la paroisse, comme celle de Bréhain son annexe, se réunit spontanément à l'église pour la récitation du chapelet.

Les menaces, une arrestation, la prison ne manquèrent pas à M. l'abbé Jean, curé de

Ville-au-Montois, soit le lendemain de la déclaration de guerre, soit au soir de la bataille du 22 août. Prisonnier pendant trois jours à Fillières, il doit subir de nombreux interrogatoires, avec menaces de mort. Malgré une étroite surveillance, il prend soin des nombreux blessés. Dans la suite, les essais d'intimidation pour ses prônes, les amendes et les perquisitions seront monnaie courante.

Bazailles fut très éprouvé. La vie religieuse, comme à Boismont, y fut profonde et constante. Ces deux annexes connurent les entraves au service religieux surtout à partir de 1917.

A Ville-Houdlémont, il est interdit de se réunir à l'église. Les offices ont lieu au presbytère. La paroisse, après la mort de M. l'abbé André, en février 1917, est administrée par M. l'abbé Guilminot.

M. l'abbé Leclair, curé de Villers-la-Montagne, n'avait été mobilisé que quelques jours dans le service auxiliaire. Chargé par le commandant de Longwy d'une mission délicate, arrêté par les Allemands, menacé, puis rendu à la liberté, il était appréhendé de nouveau le 2 octobre et emmené en captivité.

Installés tranquillement à Villerupt dès le commencement de la guerre, les Allemands n'y exercèrent aucune violence,

Malgré son âge et le départ de ses vicaires, M. le Chanoine Bazelot se multiplia pour maintenir l'esprit chrétien parmi sa population. Il éprouva de douces consolations et put, grâce à un aumônier allemand très bienveillant, protéger plusieurs paroissiens contre la vindicte ennemie.

## DOYENNÉ DE LONGUYON

Voisin des Doyennés d'Audun-le-Roman et de Longwy, soumis aux fluctuations des mêmes grandes batailles, le Doyenné de Longuyon devait être vite emporté dans la ruée dévastatrice.

La mobilisation lui enlevait six de ses prêtres. De ce fait, les paroisses et annexes d'Allondrelle et La Malmaison, de Colmey et Villette, de Fresnois et Tellancourt, de Pierrepont et Boismont, de Saint-Pancré, restaient sans curé.

Le 24 août 1914, Longuyon recevait le baptême de sang. Une effroyable tuerie immola, dit-on, 160 personnes. M. l'abbé Braux, curé-doyen, et M. l'abbé Persyn, son vicaire, arrêtés le lendemain, étaient jugés sommairement,

Le 27, ils étaient fusillés la main dans la main. Nous avons relaté les détails du crime ; ils suffisent, hélas, à nos coeurs attristés !

M. l'abbé Berquin et le P. Thiriet, oblat, échappés providentiellement à la mort, furent tous deux, avec le plus grand dévouement, les continuateurs de l'oeuvre des disparus et les soutiens de la population. Mais le P. Thiriet ne put se soustraire longtemps à la vindicte de l'ennemi. Après avoir contribué par sa parole ardente au renouveau chrétien d'une paroisse trempée dans le malheur, il se vit déporté à Heidelberg, le 15 juillet 1913, à la suite d'un office et d'un sermon trouvés trop patriotiques. La parole pleine de coeur de M. Berquin poursuivie le travail si bien commencé. Les enfants "demandaient du pain". Quelques âmes ardentes le leur procurèrent ; volontaires de la charité, elles firent le catéchisme, entretenirent la piété, et réservèrent, même aux jours où elles devaient fournir des corvées brutalement imposées, la part de Dieu,

Enfin, après l'armistice, ce ne fut pas le calme parfait. Dans la nuit du 18 au 19 mars, une terrible explosion bouleversait le quartier de la gare, mais ne faisait, heureusement,

aucun blessé civil.

On y vit une protection spéciale de saint Joseph.

Beuveille-Doncourt avait eu la faveur de conserver son curé, M. l'abbé Rolland. Dès le 8 août 1914, les Allemands arrivaient. Accusé d'avoir fait des signaux aux Français au moyen de l'horloge de l'église, puis de cacher des armes, il fut gardé à vue, menacé par douze soldats, baïonnette au canon, et, après une sévère perquisition et une enquête, relâché,

Le 23, il assista impuissant à l'incendie d'une partie de Doncourt, au martyre de blessés français, brûlés dans les granges, Isolement, privations, peines d'âme, rien ne lui manqua. Il accepta aussi de s'occuper du ravitaillement. M. Rolland allait assez souvent à Pierrepont. Entre temps, le service était assuré par les aumôniers allemands. L'église intacte put garder son mobilier, grâce à une vigilance très active de la soeur de M. le Curé, qui arracha à peu près tout à la rapacité de l'envahisseur, M. le Curé de Pierrepont retrouva sa paroisse dépeuplée, appauvrie, mais croyante.

Les localités de Viviers et de Grand-Failly perdaient leur curé dans les circonstances que nous avons relatées plus haut. Viviers fut desservi par M. le curé d'Ugny, et Grand-Failly par M. l'abbé Mombert, puis M. l'abbé Lamarre, en résidence à Vesin. Les dimanches sans messe, les quelques habitants restés au pays se réunissaient dans la chapelle Saint-Agnan et y récitaient l'office. Petit-Xivry fut plus abandonné encore.

Ainsi en fut-il pour Allondrelle, privé, par le départ de son curé mobilisé, de tout secours religieux. L'autorité allemande empêcha le prêtre d'arriver même jusqu'aux mourants. Les fidèles se réunirent néanmoins pour prier, malgré les tracasseries du capitaine Mentzel, protestant farouche, qui notait les fidèles assidus et leur imposait des corvées supplémentaires, le dimanche surtout. L'arrivée dans le pays d'un prêtre réfugié meusien, M. l'abbé Lecourtier, combla de joie les habitants.

Le permis de circulation qu'avait obtenu M. Mombert pour rayonner dans cinq ou six villages n'offrit pas toujours la liberté désirable. Il fut un jour déchiré par un commandant brutal, et les paroisses sans prêtre tombèrent dans un triste abandon. M. Mombert fut transplanté par les Allemands et quitta le doyenné. L'église de Petit-Failly, toute branlante, menaçait ruine ; avec celle de Villers, copieusement pillée, elle resta un édifice sans âme. Charency-Vezin, tout proche de la Belgique, profita de ce voisinage. M. l'abbé Boubel était mobilisé, puis prisonnier de guerre. M. le Curé de Torgny (Belgique) put, d'août 1914 à mars 1915, assurer régulièrement le service religieux. Puis l'église resta muette jusqu'en janvier 1916, sauf, de-ci de-là, quelques échos des rudes voix d'aumôniers allemands de passage.

Cependant M. le Curé de Vélosnes (Verdun) pouvait y officier, une fois par mois, le premier vendredi ; l'assistance était grande. Des réunions de pieux fidèles remplaçaient, quand il le fallait, les offices. En janvier 1916, les Allemands amenèrent M. l'abbé Lamarre et l'installèrent à Vezin. Il y resta jusqu'en 1919.

Ce dernier put quelquefois, mais rarement, aller jusqu'à Colmey pour les enterrements. La population n'y oubliait pourtant pas le devoir de la sanctification du dimanche. Grâce à de pieuses initiatives on pria et on chanta en commun.

Saint-Pancré et La Malmaison eurent également beaucoup à souffrir. Quelques prêtres obtinrent des envahisseurs l'autorisation d'y venir. Ainsi M. l'abbé Guilminot, M. l'abbé André que ce surcroît de fatigue conduisit prématurément à la tombe.

M. le Curé de Romagne vint un jour se réfugier à La Malmaison, où il exerça le saint ministère, ainsi qu'à Saint-Pancré. On y parle encore de lui avec vénération. La population organisa prières et catéchismes, et poussa quelquefois l'audace, au mépris de l'amende et

maigré la défense formelle, jusqu'à aller à la messe à Saint-Hemy, village belge. Braves gens que Dieu devait regarder avec une particulière douceur: ils comprenaient la valeur d'une messe.

M. l'abbé Martin, curé d'Ugny, pour assurer ce bienfait aux paroisses voisines, se dépensa à Fermont, à Viviers, à Montigny et plus tard à Cons-la-Grandville. Il eut la providentielle fortune de pouvoir confier Ugny à M. l'abbé Bourguignon, prêtre habitué. Partout les paroissiens répondirent par le plus grand dévouement. L'heure des offices était matinale : on n'eut pas à constater la vague de paresse. Nos envahis, meurtris sous la botte, sentaient qu'ils avaient besoin de Dieu.

Fresnois et Tellancourt étaient trop loin pour que M. l'abbé Martin pût les joindre à sa paroisse ; aussi furent-ils à peu près abandonnés. Cons-la-Grandville avait conservé son curé, qui fut menacé, arrêté, mis au mur, le 22 août 1914, parce, que des Français — en fait, des soldats, — avaient tiré d'un petit bois, tout proche d'une maison du village. Il échappa à l'assassinat et put continuer son service sans entraves. L'assistance aux offices était en progrès, plus nombreuses également les communions. Tous les jours il y avait à l'église récitation publique du chapelet, devant une statue de Notre-Dame des Victoires, placée dans l'avant-choeur. Ainsi en avait-il été déjà en 1870. Pour , aller à Villers-la-Chèvre, M. le Curé devait obtenir, chaque lois, un passeport. Il était toujours accompagné d'un soldat, tel saint Paul ! Le 27 avril 1917, il mourut! «Je n'en puis plus... pardon... mon Dieu !» Ce furent ses suprêmes paroles. Il avait pu recevoir les derniers sacrements de M. l'abbé Bourguignon, accouru d'Ugny. M. Martin fut chargé de la paroisse. Il se heurta au mauvais vouloir de la Kommandantur et ne vint qu'irrégulièrement. A Pâques 1918, il n'y eut même pas de messe basse. Pour Villers-le-Rond, le service fut assuré par M. l'abbé Kern, curé de Cosnes. A quelques kilomètres de là, Ham voyait brûler son presbytère. Le vénérable curé, M. l'abbé Rachon, fut arrêté comme otage. Il avait alors 84 ans; mais ceux qui ne respectaient pas même Dieu pouvaient-ils respecter la noblesse de cette longue vie sacerdotale? Menacé comme le maire, M. l'abbé Rachon fut sauvé grâce à l'intervention de M. Mombert, mais son église, bâtie par les siens, en laquelle pendant 48 ans il avait saintement dit la messe, fut fermée. Il dut aller chercher asile à Saint-Jeanson annexe. Sa maison fut à la fois l'église et l'école où les tout petits apprenaient à lire près du bon Dieu. Les paroissiens de Ham et de Saint-Jean entourèrent leur pasteur de vénération. Monseigneur Ruch scella cet affectueux et universel respect par un nouveau témoignage : il nomma M. Rachon chanoine honoraire de sa cathédrale.

Le doyenné de Longuyon a donc connu les larmes et les deuils; il a vu la bataille et l'incendie, mais il a prié et espéré. Son sol a bu le sang des braves et celui des martyrs ; quatre de ses prêtres, nobles victimes, prient pour lui : le sang des martyrs restera une semence chrétienne.

## DOYENNÉ DE BRIEY

Le doyenné de Briey n'a pas été exposé à de violents bombardements et n'a pas vu l'horreur des champs de bataille.

Néanmoins son clergé a souffert. Par le long contact répugnant et tracassier avec les Allemands, par les privations et les fatigues, il a trouvé des occasions multiples d'affirmer son amour pour l'Eglise et pour la France.

Dès la première heure, partirent MM, les Curés de Hatrize, de Sainte-Croix et de Notre-Dame de Franchepré, à Joeuf, de Jouaville, de Moineville, de Moutiers et de Valleroy,

ainsi que MM. les Vicaires de Briey, d'Homécourt et de Joeuf. Il restait donc une tâche énorme pour ceux que la patrie ne conviait pas à la défendre : MM. Pierre, curé d'Anoux, Kalbach, curé d'Auboué, Pierson, curé de Génaville, Davillé, curé d'Avril, et Warin, curé de Homécourt. D'autres ouvriers apostoliques se joignirent bientôt à eux. Les nommer, c'est faire savoir qu'un titre leur est acquis à la reconnaissance de tous : MM. Pinot, aumônier de l'Hôpital de Briey ; Sertorio, prêtre italien, Digny, vicaire, Ludvig, professeur à Saint-Sigisbert, tous trois à Auboué, et enfin M. l'abbé Bruneau, missionnaire diocésain.

La paroisse de Briey était vacante depuis la mort de M. le chanoine Hélot, archiprêtre. M. l'abbé Lacour, vicaire mobilisé, en avait laissé le soin à M. l'abbé Pinot. Jouissant d'une certaine liberté et installé au presbytère depuis le 22 avril 1916, le vaillant aumônier assura non seulement le service religieux du dimanche, dont l'horaire fut si souvent modifié par l'office protestant, mais la messe quotidienne, les prières de carême, le mois de Marie et autres réunions de piété, Le soin des enfants et des malades, le réconfort moral de la population, la desserte de Mance en 1917, une attitude calme et ferme en face des Allemands, ce sont autant de titres à l'estime et à l'universelle gratitude.

M. l'abbé Pierre, curé d'Anoux, du service auxiliaire, devait attendre une convocation individuelle. Resté à son poste, il assura à ses ouailles et aux paroisses d'Immonville, de Mancieulles et de Lubey les secours religieux, en même temps qu'il prodigua à tous un dévouement modeste et incessant.

M. le Curé d'Auboué se consacra avant tout à sa paroisse. Il chercha à y maintenir les oeuvres d'avant-guerre, en particulier les patronages. Les processions et manifestations extérieures du culte ne furent jamais interrompues. La guerre donna seulement plus d'élan et de profondeur à la vie chrétienne. Les communions, comme partout, devinrent fréquentes et nombreuses. Les trois religieuses de la Providence de Portieux secondèrent admirablement M. le Curé. Et il se trouva, en définitive, que l'église vit plus de fidèles, en ces jours où le bourg comptait seulement 1.600 habitants, qu'à l'époque où il y en avait plus de 4.000. M. l'abbé Ludvig, du service auxiliaire, se trouvait à Auboué. Il ne devait partir que sur ordre spécial. Immédiatement associé au ministère de M. l'abbé Kalbach, il se dépensa, comme lui, pour le plus grand bien de toute cette région. Pas plus que lui il n'échappa à une surveillance soupçonneuse. Le 7 novembre 1914, après une perquisition en règle, les Allemands les emmenèrent tous deux à la gare de Batilly, mais les relâchèrent le soir même.

La paroisse d'Homécourt, privée de ses vicaires mobilisés, perdit bientôt, dans la nuit du 3 au 4 août 1914 (1), M. l'abbé Warin, son curé. Celui-ci était sottement accusé, comme le maire, M. Hottier, d'avoir enrôlé pour la légion étrangère et préparé des francs-tireurs. C'est pour le remplacer, que M. Sertorio, un prêtre sexagénaire, arrivant d'Auboué, s'installa à Homécourt le 6 août 1914. Il fut admirable de dévouement. Quand il rentra en Italie, pendant la semaine sainte de 1915, le soin de la paroisse retomba sur MM. Kalbach et Ludvig. Ce dernier en fut chargé exclusivement à partir du 22 février 1915 et il y resta jusqu'au retour de M. Warin. Il trouva un précieux concours chez les Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul qui s'occupèrent du patronage de jeunes filles. Les retraites pascales qu'il prêcha chaque année produisirent plus de 400 retours à Dieu. Une vie intense s'épanouissait. Mais un pasteur si influent était surveillé de près ; on sténographiait ses sermons. Néanmoins les Allemands ne purent jamais rien contre lui. Il fallait être Français pour comprendre les finesses d'une parole qui atteignait si sûrement la fibre patriotique.

Joeuf, sans curé depuis la mobilisation ne fut pas délaissé. M. l'abbé Digny y arrivait le 6 août 1914, et M. l'abbé Bruneau, missionnaire diocésain, délégué par Monseigneur Turinaz, y pénétrait comme par miracle le 13 août suivant.

La paroisse de N.-D. de Franchepré, qu'administra M. Bruneau, fut tout de suite

conquise par l'amabilité et le dévouement de celui qu'elle n'appellera plus que «le Père». Il apporta son expérience et s'appliqua à tout maintenir, sans rien innover : patronages, réunions, pèlerinage du 25 mars.

Pour les catéchismes, il n'y eut de difficultés que le jour où le fameux «Metzgerroth » (le boucher rouge) vint s'installer comme inspecteur des écoles. Il eût voulu M. Bruneau à ses ordres. Mais il ne put jamais obtenir de lui la sonnerie des cloches de N-D. de Franchepré pour annoncer les victoires allemandes, pas plus que le serment de loyalisme à l'Allemagne, que repoussèrent de leur côté MM. Digny et Ludvig. Dans ces conditions, il ne fallait qu'un incident, qu'un mot, pour faire éclater l'orage. Ce mot fut prononcé par M. Digny, à l'occasion de la lecture d'une note de M. Bruneau, pour annoncer la dissolution du patronage de Joeuf par les Allemands. La réponse ne se fit pas attendre : ce fut l'exil. Des témoignages touchants marquèrent ce départ brutal. M. Bruneau fut emmené au milieu des larmes de tout Franchepré, accouru pour recevoir sa dernière bénédiction.

Il supporta vaillamment l'épreuve jusqu'au bout. M. Digny eut le bonheur d'être rapatrié peu de temps après, à cause de son état de santé. Il s'était dépensé dans Joeuf pour maintenir à Sainte-Croix les oeuvres paroissiales.

Avec de dévoués concours, il y fit fleurir la piété, et y maintint le moral des populations si naturellement anxieuses. La commune entière n'oubliera jamais le nom de ces deux prêtres dévoués.

Eux partis, les deux paroisses restèrent un mois sans curé. La « messe française » et le « sermon français » attirèrent à Homécourt beaucoup d'hommes et de femmes qui, patriotes irréductibles, y demeurèrent fidèles jusqu'à l'armistice.

Deux prêtres lorrains desservirent alors les paroisses de Joeuf. Ils ont rendu de précieux services et ont laissé chez beaucoup un bon souvenir.

Moutiers fut administré, comme Valleroy et Moineville, par MM. Kalbach et Ludvig. Puis il y eut des interdictions, une longue intermittence, qui ne cédait, de temps en temps, dans ces deux dernières paroisses, que devant le meilleur vouloir des commandants de passage.

M. l'abbé Hinberlin étant mobilisé, le service de Hatrize fut assuré d'abord par M. le curé de Labry, puis par M. l'abbé Kalbach, et enfin par un prêtre de la Meuse, M. le curé de Lamorville.

Grénaville dépendait de l'étape de Conflans, d'une sévérité odieuse. La liberté y fut entravée, dès février 1915. Il fut interdit à M. l'abbé Pierson, curé, de dire la messe à l'église. La kommandantur en prit les clefs, de sorte que les fidèles durent aller, sous escorte, aux offices à Briey et à Immonville. M. le curé traversa lui-même des minutes tragiques, quand, le revolver sous le menton, il fut sommé de faire connaître, à un gradé allemand, l'auteur imaginaire de signaux lumineux.

Devant le calme de l'innocence, le brutal personnage s'apaisa. Pasteur des âmes, M. Pierson fut chargé de garder le troupeau communal saisi par l'autorité militaire allemande. Du moins, dans la solitude, il put méditer et réfléchir... M. l'abbé Davillé, curé d'Avril, malgré son grand âge, a exercé fidèlement toutes les fonctions de son ministère. Le refus de livrer son église au culte protestant, n'eut d'autre résultat que de lui créer des difficultés avec les Allemands. Il vécut dans l'isolement presque complet. Seuls les prêtres lorrains de Joeuf purent lui rendre, quelques visites.

Batilly, dont le curé, M. l'abbé Claudon, était mortellement blessé en Champagne, en 1915, fut d'abord desservi par MM. Kalbach et Ludvig. M. le curé de Joeuf en fut, un jour, à peu près expulsé. MM. les curés de Vernéville et de Sainte-Marie-aux-Mines, avec des aumôniers militaires, se partagèrent l'administration de la paroisse, dont les personnes

pieuses entretenaient la ferveur.

M. le curé de Doncourt alla bien quelque temps à Jouaville, mais après son rapatriement, en janvier 1915, le village fut administré par M. le curé de Vernéville, puis par un aumônier militaire allemand.

C'est ainsi que huit prêtres, restés plus ou moins longtemps dans le Doyenné de Briey, sont arrivés, avec le concours de personnes dévouées et au prix de grandes fatigues, à donner aux fidèles de cette région les secours essentiels de la religion, à maintenir, surtout au début de la guerre, les traditions chrétiennes et la foi patriotique. Sans doute, il y eut autour d'eux des défaillances, conséquence presque fatale d'une trop longue guerre ; mais par leur labeur incessant, par leurs efforts à maintenir le moral des populations, ils ont rendu d'éminents services au diocèse et au pays tout entier.

## DOYENNÉ DE CONFLANS

Cette région, centre important de vie industrielle et commerciale, point de jonction de voies ferrées et de routes nombreuses, à l'entrée du Bassin de Briey, avec ses mines de Jarny, de Droitaumont, de Giraumont, devait exciter évidemment la convoitise de nos ennemis. Aussi dès le 4 août, ils étaient devant Labry, le 8 à Affléville, le 14 à Saint-Marcel; le flot déferla surtout dans les journées du 24 et du 25. Est-ce à cause de l'échec subi devant Etain ? ou pour suivre leur tactique habituelle d'intimidation ?

Toujours est-il qu'ils furent d'une particulière violence, brûlant des villages, fusillant des innocents, emmenant des prisonniers.

Le clergé fut spécialement éprouvé.

Dès le premier jour la mobilisation avait enlevé plusieurs prêtres à leurs paroisses M. l'abbé Damel, curé-doyen de Conflans ; M. l'abbé Cordier, curé d'Abbéville ; M. l'abbé Vouaux, curé de Jarny ; M. l'abbé Simon, curé de Bruville ; M. l'abbé Euriat, curé d'Ozerailles ; M. l'abbé Veiber, vicaire à Jarny.

Ceux qui restèrent furent en butte aux premières fureurs de l'assaillant, arrêtés comme otages, mis au secret, menacés de mort ou rendus responsables de tout désordre. C'est ainsi que tombèrent sous des prétextes criminellement inventés,

M. l'abbé Léon Vouaux, professeur à la Malgrange, venu à Jarny pour remplacer son frère mobilisé, et M. l'abbé Thiéry, curé de Gondrecourt-Aix, fusillé près de Lommerange. Les autres subirent des vexations plus ou moins violentes.

M. l'abbé Dosdat, curé d'Affléville, fut saisi avec seize de ses paroissiens, collé au mur et près d'être fusillé ; il n'échappa à la mort que par miracle. Le Révérend Père Dublanchy, en vacances à Broutille, fut arrêté à Saint-Marcel, accusé de faire des signaux aux troupes françaises et emmené à Metz. C'étaient chaque jour de nouvelles angoisses, de nouveaux démêlés, de nouvelles inquiétudes : M. l'abbé Norroy, curé de Brainville, déjà souffrant, en mourut le 15 septembre.

Malgré toutes ces difficultés, ils s'employèrent à défendre leur bercaïl, prêchant la prudence, organisant le ravitaillement, soutenant en ces jours pénibles les populations affolées. On en vit, comme M. l'abbé Périn, curé de Labry, aider de leurs conseils l'administration municipale, réclamer et obtenir, par des démarches auprès de l'autorité allemande, la liberté de personnes injustement arrêtées, et ramener dans les esprits le calme et la confiance par leur attitude pleine de dévouement et de sang-froid.

Après les premiers engagements, il y eut des morts et des blessés : aux uns et aux autres ils apportèrent les secours de leur ministère. Les premières victimes du 16<sup>e</sup> bataillon

de chasseurs à pied furent enterrées à Labry, avec une indicible émotion. Des blessés furent évacués sur Verdun, malgré l'ennemi, par M. l'abbé Chevreux, curé d'Allamont, et d'autres reçurent les premiers soins dans les granges, dans les églises comme à Jeandelize, Friaucourt, Fléville, Brurille.

Avec l'occupation le calme se rétablit. Peu à peu, spontanément, nos prêtres organisèrent le culte dans les paroisses abandonnées, autant du moins que l'autorité allemande le permit.

M. l'abbé Robert, curé de Norroy-le-Sec, desservait affléville, Joudreville ; M. l'abbé Oliger allait à Ozerailles ; M. le Curé de Labry à Conflans et à Abbéville ; M. l'abbé Wolff, curé de Doncourt, à Jarny, Jouaville, Bruville. La Kommandantur de Conflans devint, au bout de quelques mois, d'une rigueur extrême, interdisant de prêcher, de circuler dans les paroisses voisines. M. d'abbé Peyen, curé de Jeandelize et M. l'abbé Chevreux, curé d'Allamont, furent déportés en Allemagne en décembre 1914 et subirent pendant plusieurs années la vie pénible des camps de prisonniers .

Quelques-uns furent rapatriés ; il ne resta plus, que MM. Robert, de Norroy-le-Sec, Oliger, de Fléville-Lixières, et Mariatte, de Hannonville-au-Passage. Ce dernier devait être emmené lui-même en Belgique, en septembre 1918.

Le doyenné fut alors réduit à la plus complète misère spirituelle. En 1915, trois, prêtres meusiens, prisonniers civils, furent ramenés par les Allemands à Ozerailles, Abbéville et Doncourt, mais leur ministère fut souvent entravé par la Kommandantur.

## DOYENNÉ DE CHAMBLEY

Le doyenné de Chambley comptait sept prêtres le 1er août 1914. Deux furent mobilisés : MM. Gérard, curé de Sponville, et Collignon, de Hagéville, M. l'abbé Rongaux, curé d'Onville, gravement malade, accueillit avec joie sous son toit

M. l'abbé Masson, d'Essey-et-Maizerais, lui confia sa paroisse, et mourut en avril 1915, d'une mort précieuse devant Dieu et devant le pays. M. Bombardier, curé de Saint-Julien-les-Gorze, âgé de 70 ans, consignés dans son presbytère pendant neuf mois par la cruauté de l'envahisseur, tomba malade, et fut rapatrié dans les premiers mois de l'année 1915.

M. Gigneux, curé de Tronville, put rentrer en France à la même date. Lui aussi avait éveillé la suspicion de nos ennemis toujours défiants, ils prirent ombrage plus d'une fois de son zèle éclairé et vigilant. Il échappa à grand peine à la captivité. Au contraire, son voisin,

M. l'abbé Collin, administrateur de Mars-la-Tour, arrêté en décembre 1914 pour avoir tenté de « franchir les lignes allemandes », fut condamné à un dur exil de quatre années. Le seul prêtre du doyenné qui pût rester à son poste, toute la guerre, fut M. l'abbé Bertrand, curé de Waville. Il partagea les privations et les épreuves de ses paroissiens, leur malheur de réfugiés, lors de l'évacuation sur la Belgique, et les aida à supporter avec courage leur infortune.

M. l'abbé Georgin, retiré à Sponville, desservit cette paroisse avec Xonville. Il alla souvent à Chambley jusqu'à son retour en France : sa bonté, son zèle, son dévouement firent beaucoup de bien dans ce secteur, qui, sans lui, eut été totalement privé de « messe française », comme disaient certains aumôniers allemands, et comme on répétait après eux.

## CONCLUSION

Telle est l'oeuvre accomplie par le clergé de notre diocèse pendant les années terribles. Sans doute, nous ne prétendons pas revendiquer pour lui le monopole du dévouement. Nous savons trop ce qu'il en a coûté à la patrie entière pour sauver l'honneur et pour vaincre. Toutes les classes sociales et tous les partis ont fourni des âmes vaillantes et souvent des héros.

Pourtant, si le clergé français a bien fait son devoir, c'était justice de le reconnaître. Des ministres, des hommes d'Etat l'affirmaient loyalement naguère. Et puisque le portrait des ancêtres et des disparus est en honneur dans toutes les familles, ne fallait-il pas, dès lors, glaner les fleurs éparses de l'humble dévouement afin d'embellir notre sanctuaire familial et d'accroître notre patrimoine diocésain, déjà glorieux ?

Que le souvenir de nos évêques, que les travaux de nos prêtres, que les humiliations et les souffrances de nos exilés, que le sang de nos soldats, que le témoignage de nos martyrs manifestent ainsi, une fois de plus, la sincérité et les bienfaits du dévouement sacerdotal, sous l'inspiration de Dieu, au service de la noble France !

Abbé R- HOGARD  
Chanoine honoraire  
Secrétaire général  
de l'Evêché de Nancy

- *René Marie Jules HOGARD. RO :*  
né le 29 août 1876 à Ville-en-Vermois. Ordonné le 5 août 1900. 1er octobre 1900 : professeur à St Sigisbert. 19 janvier 1902 : aumônier adjoint de l'Hôpital militaire et simul pro-secrétaire de l'Evêché. 15 novembre 1902 : secrétaire particulier de Monseigneur. 4 novembre 1908 : chanoine honoraire. 7 juillet 1913 : secrétaire général de l'Evêché. 1er avril 1921 : curé doyen de St Epvre. 18 septembre 1945 : retiré au Bas-Château. Décédé le 13 juin 1955. (1)

(1) Source :  
Dictionnaire biographique des prêtres du diocèse de Nancy et de Toul, par Mme Sylvie Strehli  
Liens internet :  
(a) Abbé WARIN : <http://cphj.free.fr/Centenaire1418/MemoireWarin.htm>

Le clergé mobilisé	Fonction	Localité	N° Page
<b>DOY ENNÉ D'AUDUN-LE-ROMAN</b>			
M. l'abbé Lucien BICHE	curé-doyen	Audun-le-Roman	3
M. l'abbé Louis DROUET	curé	Anderny	3
M. l'abbé Emile GÉRARD	curé	Avillers	3
M. l'abbé Alfred JACQUES	curé	Murville et Bonvillers	3
M. l'abbé Louis HOUBER	curé	Landres et Piennes	3
M. l'abbé Louis BOQUÉ	curé	Saint-Supplet	3
M. l'abbé Georges VARY	curé	Trieux	4
M. l'abbé Laurent MASSON	curé	Tucquegnieux	4
<b>DOY ENNÉ DE BRIEY</b>			
M. l'abbé Victor LACOUR	vicair	Briey	4
M. l'abbé Charles HINBERLIX	curé	Hatriz	4
M. l'abbé Lucien NOBLEMAIRE	vicair	Homécourt	4
M. l'abbé Augustin PETITJEAN	vicair	Homécourt	4
M. l'abbé Edouard PEITZ	curé	Sainte-Croix - Joeuf	5
M. l'abbé Maurice FRANÇOIS	curé	Notre-Dame de Franchepré - Joeuf	5
M. l'abbé Henri SCHNEIDER	vicair	Notre-Dame de Franchepré - Joeuf	5
M. l'abbé Joseph CHRISTOPHE	curé	Jouaville	5
M. l'abbé Irénée GILLET	curé	Moineville	5
M. l'abbé Eugène PERRIN	curé	Moutiers	6
M. l'abbé Joseph FOUT	curé	Valleroy	6
M. l'abbé Joseph-Marie CLAUDON	DOY ENNÉ DE CHAMBLEY	Joeuf	13
M. l'abbé Léopold COLLIGNON	curé	Dampvitoux (1906) Batilly (1909)	15
M. l'abbé Albert GÉRARD	curé	Hagéville	15
	curé	Sponville	6
	curé	Landécourt (1903) - Ozerailles (1908)	6
<b>DOY ENNÉ DE CONFLANS</b>			
<b>Prêtres Non Français originaires</b>			
M. l'abbé Jules DAMIEL	curé-doyen	Conflans	6
M. l'abbé Eugène CORDIER	curé	Abbéville	6
M. l'abbé Félix CAPTIF	curé	Mont-Saint-Martin	12
M. l'abbé Emile SIMON	curé	Bruville	6
M. l'abbé Auguste VOUAUX	curé	Tiercelet	12
M. l'abbé Lucien VEIBER	curé	Jarny	7
M. l'abbé Schmeider	vicair	Homécourt	16
M. l'abbé Nau	vicair	Jarny	16
M. l'abbé F. Leclair	DOY ENNÉ DE LONGUYON	Notre-Dame de Franchepré - Joeuf	16
M. l'abbé Chevreux	curé	Hussigny	16
M. l'abbé Célestin YESTER	curé	Villers-la-Montagne	17
M. l'abbé Ch. Collin	curé	Allamont	17
M. l'abbé Henri BOUBEL	curé	Allondrelle	7
M. Rouyer	curé	Mars-la-Tour	17
M. l'abbé Paul LAMSON	curé	Charency-vezin	7
M. Peven	curé	Jeandelize	18
M. l'abbé Charles PERRIN	curé	Colmey	7
M. l'abbé Bruneau	curé	Jeandelize	18
M. l'abbé Albert SAINT-DIZIER	Ad Paroisses	Fresnois-la-Montagne	7
M. l'abbé Georges LEDAIN	curé	Joeuf et d'Homécourt	18
	curé	Pierrepont	8
	curé	Saint-Pancré	8
<b>Victimes de la guerre dans le clergé nancéien</b>			
M. l'abbé CORDIER	curé	Hagéville	9
M. l'abbé DAMIEL	curé	Abbéville	9
M. l'abbé Léon Vouaux	curé-doyen	Conflans	19
M. l'abbé Nicolas GUEHMANN,	Professeur	Maigrange	10
M. l'abbé MASSON	curé	Tiercelet	10
M. l'abbé Emile Victor BRAUX	curé	Jarny	10
M. l'abbé MASSON	curé	Tucquegnieux	10
M. l'abbé MERCIER	vicair	Saint-Nicolas de Nancy	22
M. l'abbé NOBLEMAIRE	vicair	Sainte-Trinité - Longwy	10
M. l'abbé THURION	curé	Allain (1903)	11
M. l'abbé Gaston Louis PERSYN	curé-doyen	Villefontaine	11
M. l'abbé Georges-Nicolas VAHY	vicair	Longwy (1909)	11
M. l'abbé Prosper ROLLIN	Professeur	Longwy-Haut	22
M. l'abbé VEIBEH	vicair	Longwy	11
M. J. l'abbé CLAUDON	curé	Trieux	25
	curé	Ecole Saint-Sigisbert	25
	curé	Jarny	12
	curé	Pierrepont (1903)	12
	curé-doyen	Batilly	12
	curé-doyen	Saint-Dagobert - Longwy (1908)	12

